U d'/of OTTAWA
39003002084878

Leon Hervier

POÉSIES

FRANÇOIS VILLON
CHARLES D'ORLÉANS, HENRI BAUDE

POÉSIES

LA RENAISSANCE DU LIVRE
JEAN GILLEQUIN & Cie, Éditeurs
— 78, Boulevard Saint-Michel. — PARIS —

PQ
1590
.A2R

AVERTISSEMENT DES ÉDITEURS

On trouvera dans ce recueil les œuvres complètes de Villon, sauf les pièces en jargon coquillard, à peu près intraduisibles et fort contestées.

Nous avons donné à Charles d'Orléans une très grande place, et nous l'avons fait à bon escient. La culture française ne saurait que gagner à ce que les œuvres d'un aussi délicat poète fussent connues plus qu'elles ne le sont.

Nous avons donné d'Henri Baude les pièces, malheureusement trop rares, qui sont susceptibles d'intéresser un lecteur moderne et qui présentent un charme réel de pittoresque et d'esprit.

FRANÇOIS VILLON

L'attrait que les modernes éprouvent pour François Villon est d'une nature assez trouble. Nous ne nous contentons pas, en effet, d'admirer en lui le plus grand poète et le plus douloureux génie du xve siècle français, les aventures de sa vie, qui ne fut pas des plus régulières, excitent notre curiosité et, si nous n'osons clairement nous l'avouer, nous ne laissons pas, dans notre for intérieur, de trouver piquant qu'un homme de talent puisse se doubler d'un escarpe.

La vie de François Villon exige qu'on y insiste assez longuement. C'est peut-être le plus pitoyable, le plus amer et le plus triste de ses poèmes. Comme il n'avait pas grand intérêt à éclairer la justice sur son identité réelle, il porta durant sa vie plusieurs noms : François de Montcorbier, François des Loges, et aussi ce nom de Villon, qu'il prit par égard pour Guillaume de Villon, chapelain de Saint-Benoist le Bestourné, son père adoptif. Né à Paris en 1431, au milieu des plus grandes misères du royaume, il vécut d'abord dans l'honnête et paisible société de clercs et de prêtres qui fréquentait chez son tuteur. Il sut aussi se faire d'assez hautes relations, et tout porte à croire qu'il était en bons termes avec le prévôt de Paris, Robert d'Estouteville, dont la femme, Ambroise de Loré, originaire d'Anjou, aimait et protégeait les poètes. On voit donc qu'à l'origine les bons exemples ne manquèrent, pas au jeune François.

Par malheur, la vie qu'il fut appelé à mener comme étu-

diant lui réservait des entraînements et des exemples auxquels une âme aussi mobile et aussi fragile que la sienne était peu capable de résister. Époque de vie bariolée, tumultueuse, intense ; période de troubles et de guerres où les particuliers étaient journellement exposés à tomber du faîte de la fortune aux conditions les plus abjectes, le moyen âge ne connut guère ces fortes frontières morales qui différencient fortement les classes et qui donnent à la société un fondement stable. Les « Escholiers » rossaient le guet, protégés par une Université jalouse de ses privilèges, et désireuse par-dessus tout, pour manifester son indépendance, de créer des embarras au pouvoir royal. Les prêtres couraient publiquement les tavernes et les filles, sans qu'on s'en formalisât outre mesure. Trop bienveillante, la religion apportait aux criminels avec l'absolution l'oubli de leurs crimes ; la justice laïque était à vendre et le trafic éhonté des lettres de grâce faisait rentrer force écus dans les caisses royales. Au milieu d'un pareil état de choses, il fallait, pour ne point faillir, avoir une âme solidement trempée, et ce n'était point le cas du pauvre Villon. Tout d'abord, il assista en spectateur aux farces des étudiants, ses camarades. Il se contentait de romancer ou de mettre en vers leurs plus folles équipées. Mais il eut bientôt à se ressentir de ses fréquentations et de ses habitudes de débauche. Bohème incorrigible, il n'était point de cabaret notoire où il ne fit relai, au caprice de ses promenades. Passant de la Pomme de Pin à l'Hôtel de la Grosse Margot, il laissait dans ces louches tripots un peu de sa monnaie et plus encore de sa dignité. Le 5 juin 1455, comme il prenait le frais après souper en compagnie d'un ami et d'une fille, il fut, à propos de cette fille, attaqué et blessé par un prêtre. Il tira sa dague et riposta. Le coup fut si malheureusement porté que le prêtre en trépassa. La Prévôté condamna Villon à être pendu. Il fit appel de cette sentence au Parlement, qui se contenta de le bannir. On ne sait guère où il put aller. Tout porte à croire qu'il se

rendit en Bourgogne, où il s'affilia avec ces « Coquillards » qui étaient les apaches du temps et qui vivaient de rapines, toujours en quête d'un mauvais coup à exécuter. L'année suivante, ayant obtenu des lettres de rémission, il revint à Paris et s'y remit à vivre comme par le passé. L'argent lui manquait, et ses premiers scrupules étaient loin. Il participa avec cinq compagnons au cambriolage du collège de Navarre, où il vola un sac de 500 écus d'or. Puis, craignant les conséquences de cette affaire, il partit pour Angers, après avoir écrit le *Petit Testament*. Outre les motifs trop réels qu'il avait de tirer au large, son voyage n'était pas précisément désintéressé. Il s'agissait de reconnaître sur les lieux les moyens les plus pratiques à employer pour dévaliser un vieux moine qu'on savait bien muni d'argent.

Sur ces entrefaites, les auteurs du vol de Navarre furent pris, et Villon, dénoncé par l'un d'eux, ne put songer à retourner à Paris. On le vit en Poitou, puis à Blois, poète gagé du duc-poète Charles d'Orléans, puis à Moulins, auprès du duc Jean de Bourbon. On le retrouve en 1461, dans la prison de Meung-sur-Loire, retenu par l'évêque Thibaut d'Assigny, auquel il voua une haine vigoureuse pour une affaire qu'on connaît mal, mais qui dut être assez grave, puisque son ami Colin de Cayeulx « y perdit la peau ». Par bonheur, Louis XI venait d'être sacré roi de France ; en passant par Meung, il gracia, selon l'usage, tous les prisonniers, et Villon fut assez habile pour faire étendre la grâce royale au vol du collège de Navarre. C'est à cette époque qu'il composa le *Grand Testament*, et qu'il revint à Paris. En 1463, nous le trouvons encore à moitié compromis dans une échauffourée ; puis le silence se fait à jamais sur son nom. Il est probable qu'il mourut peu de temps après, sans avoir atteint la quarantaine.

Une pareille vie, comme on peut en juger, n'a rien de recommandable. Il est hors de doute que Villon fut un assas-

sin et un escroc. Tout le talent qu'il eut, s'il nous prédispose à l'indulgence, ne saurait nous faire excuser ses erreurs. Si les plus rares des dons firent de ce gueux un grand poète, nous devons déplorer qu'il n'ait pas tourné au bien les qualités qu'il devait à la nature. Son œuvre poétique se compose de deux ouvrages d'une certaine étendue : le *Petit* et le *Grand Testament*, auxquelles il faut joindre quelques pièces détachées : ballades et rondeaux pour la plupart, qu'il composa dans les circonstances les plus joyeuses ou les plus poignantes de sa carrière. Rien ne nous semble plus bizarre et plus factice aujourd'hui que cette forme du « Testament » affectionnée par les poètes du moyen âge. C'est, d'ailleurs, une convention extrêmement simple. Le poète, avant de partir pour un voyage périlleux, ou gisant sur son lit de mort où quelque déplaisir amoureux l'a conduit, partage entre ses amis sa fortune réelle ou illusoire.

L'accommodation burlesque des legs aux héritiers désignés constitue tout le fin du genre. Villon y réussit parfaitement. Gamin de Paris, habitué dès son enfance à errer par les rues si pittoresques alors de la capitale, il sait se montrer ironique, spirituel, gouailleur. Artiste puissant, il a la verve colorée, le coup d'œil vivement dardé qui fixe en quelques traits une attitude familière. Mais d'autres qualités plus éminentes lui font élargir le cadre nécessairement un peu étroit du « Testament ».

Villon, dans ses vers, nous a beaucoup parlé de lui-même, et en des termes si émus qu'on se sent en les lisant pris d'une pitié qui va jusqu'aux larmes. C'est qu'en effet, il n'y a ni remèdes, ni réconfort contre l'angoisse qui l'étreint. Le mal dont il souffre est terrible : Villon se sent vieillir de jour en jour, et Villon reste incurablement jeune. Voilà qu'il a trente ans sonnés et qu'il n'est encore parvenu à aucun sérieux résultat. Les regrets du temps passé, si mal employé, tourmentent son cœur. Sincèrement, il forme pour l'avenir de

louables projets, il s'épuise en brefs efforts, trop souvent avortés, hélas ! pour se tirer de l'ornière où chaque jour l'enfoncent davantage sa nonchalance et sa légèreté. Ces confidences si franches et si déchirantes constituent la principale originalité de Villon. Leur désolation infinie les rend toutes modernes d'accent. Tous les poètes qui auront à parler de leur cœur se souviendront du pauvre escholier, et à la fin du siècle dernier, les repentirs naïfs de Verlaine furent comme un écho plus doux, et riche en sonorités plus lointaines des repentirs de maître François.

Initiateur incontesté du lyrisme personnel en France, Villon ne le cède pas aux plus grands poètes pour le développement des thèmes généraux. L'idée de la mort, dont il fut sans cesse poursuivi, lui inspira quelques strophes auxquelles rien, dans notre langue, ne saurait être comparé. A vrai dire, dans son siècle, la hantise de la mort était chose commune. A cette époque, en effet, le moyen âge mystique a pris fin. La mort n'est plus considérée comme une renaissance glorieuse de l'âme au sein d'Abraham, dans les délices du Paradis, on n'y voit plus que l'anéantissement brutal de tous les appétits charnels et de toutes les jouissances. Sur l'air guilleret d'un violon qui racle un tibia, le hideux squelette conduit au même terme et par les mêmes chemins l'Empereur et l'Aveugle, le Pape et le Mendiant, le Truand et le Chevalier. Villon, que les flâneries de son enfance avaient dû souvent mener au Charnier des Innocents, situé à l'emplacement où s'élèvent maintenant les Halles, avait gardé très vif au cœur le souvenir des images grimaçantes de la Danse macabre peinte à fresque sur les parois du vaste ossuaire. Avec l'âge, son tempérament sensuel lui fit voir dans la mort ce qu'elle a de plus particulièrement désolant pour les amoureux des belles formes vivantes. Sensuels et artistes eux aussi, les Grecs n'ignoraient rien des mystères de la mort, mais ils préféraient en détourner les yeux. Ils gravaient sur la stèle l'image

radieuse du vivant et se souciaient peu de ce qui se passait ensuite dans la tombe. Le christianisme, pour inspirer l'humilité, obligea les hommes à porter leur attention sur la corruption de la chair, aussi tout le réalisme macabre vient-il de lui. L'originalité particulière de Villon est précisément d'avoir allié au sentiment tout païen de la plastique des formes vivantes, la vision lamentable de leur anéantissement. Plus que par la verdeur et l'éclat de son style, plus que par ses confidences touchantes, c'est par là qu'il est immortel.

LES LAIS

(LE PETIT TESTAMENT)

I

L'an quatre cens cinquante six,
Je, Françoys Villon, escollier,
Considerant, de sens rassis,
Le frain aux dens, franc au collier,
Qu'on doit ses œuvres conseillier [soumettre au jugement
Comme Vegece le raconte, [d'autrui],
Sage rommain, grant conseillier,
Ou autrement on se mesconte [se trompe].

II

En ce temps que j'ay dit devant,
Sur le Noel, morte saison,
Que les loups se vivent [se repaissent] de vent,
Et qu'on se tient en sa maison,
Pour le frimas, pres du tison :
Me vint ung vouloir de briser
La tres amoureuse prison
Qui souloit mon cuer debriser.

III

Je le feis en telle façon,
Voyant Celle devant mes yeulx
Consentant à ma desfaçon [à mon malheur],
Sans ce que ja luy en fust mieulx ;

Dont je me deuil [ce dont je souffre] et plains aux cieulx,
En requerant d'elle vengence
A tous les dieux venerieux [d'amour],
Et du grief d'amours allegence.

IV

Et se j'ay prins en ma faveur
Ces doulx regars et beaux semblans
De tres decevante saveur,
Me trespersans jusques aux flans,
Bien ils ont vers moy les piez blans [ils me sont étrangers]
Et me faillent [me manquent] au grant besoing.
Planter me fault autres complans
Et frapper en ung autre coing.

V

Le regart de Celle m'a prins
Qui m'a esté felonne et dure;
Sans ce qu'en riens aye mesprins [sans que je lui aie man-
Veult et ordonne que j'endure [qué en rien],
La mort, et que plus je ne dure.
Si n'y voy secours que fouir [fuir],
Rompre veult la vive souldure,
Sans mes piteux regretz oïr !

VI

Pour obvier à ces dangiers,
Mon mieulx est, ce croy, de fouir.
Adieu ! Je m'en vois à Angiers,
Puisqu'el ne me veult impartir [accorder]
Sa grace, il me convient partir.
Par elle meurs, les membres sains;
Au fort [en somme], je suis amant martir,
Du nombre des amoureux sains !

VII

Combien que le depart me soit
Dur, si faut il que je l'eslongne :
Comme mon povre sens conçoit,
Autre que moy est en quelongne [est comme la fusée sur la
Dont oncques soret [hareng] de Boulongne [quenouille],
Ne fut plus alteré d'umeur.
C'est pour moy piteuse besongne :
Dieu en vueille oîr ma clameur !

VIII

Et puis que departir [m'éloigner] me fault,
Et du retour ne suis certain :
— Je ne suis homme sans desfault,
Ne qu'autre d'assier [acier] ne d'estain,
Vivre aux humains est incertain,
Et après mort n'y a relaiz,
Je m'en vois en pays loingtain ; —
Si establis ces presens lais [legs].

IX

Premierement, ou nom du Pere,
Du Filz et du Saint Esperit,
Et de sa glorieuse Mere
Par qui grace riens ne perit [par la grâce de laquelle rien ne
Je laisse, de par Dieu ! mon bruit [ma renommée] [meurt],
A maistre Guillaume Villon,
Qui en l'onneur de son nom bruit,
Mes tentes et mon pavillon.

X

Item, à celle que j'ai dit,
Qui si durement m'a chassé,
Que je suis de joye interdit
Et de tout plaisir dechassé [privé],

Je laisse mon cuer enchassé
Palle, piteux, mort et transy :
Elle m'a ce mal pourchassé [attiré sur moi ce malheur],
Mais Dieu luy en face mercy !

XI

Item, à maistre Ythier Marchant,
Au quel je me sens tres tenu,
Laisse mon branc [épée] d'assier tranchant,
— Ou à maistre Jehan le Cornu —
Qui est en gaige detenu
Pour ung escot huit solz montant ;
Si vueil, selon le contenu,
Qu'on luy livre, en le rachetant.

XII

Item, je laisse à Saint Amant
Le Cheval Blanc avec *la Mulle* (1) ;
Et à Blarru, mon dyamant
Et *l'Asne Royé* [rayé] qui reculle.
Et le decret qui articulle :
Omnis utriusque sexus,
Contre la Carmeliste bulle,
Laisse aux curez, pour mettre sus.

XIII

Et à maistre Robert Valée,
Povre clergot au Parlement,
Qui ne tient ne mont ne vallée,
J'ordonne principalement
Qu'on luy baille legierement
Mes brayes, estans aux Trumellieres,
Pour coeffer plus honnestement
S'amye Jehanne de Millieres.

(1) Enseignes célèbres de Paris.

XIV

Pour ce qu'il est de lieu honneste,
Fault qu'il soit mieulx recompensé,
Car Saint Esperit l'admoneste [l'avertit],
Obstant ce [sauf ce point], qu'il est insensé ;
Pour ce, je me suis pourpensé [j'ai décidé],
Qu'on lui baille l'Art de Memoire,
A recouvrer sur Maupensé, [d'esprit qu'une armoire].
Puis qu'il n'a sens ne qu'une aulmoire [puisqu'il n'a pas plus

XV

Item, pour assîgner [assurer] la vie
Du dessusdit maistre Robert,
— Pour Dieu ! n'y ayez point d'envie ! —
Mes parens, vèndez mon haubert,
Et que l'argent, ou la plus part,
Soit emploié, dedans ces Pasques,
A acheter à ce poupart [gros garçon]
Une fenestre emprès Saint Jaques.

XVI

Item, laisse et donne en pur don
Mes gans et ma hucque [cape avec capuchon] de soye
A mon amy Jaquet Cardon ;
Le glan aussi d'une saulsoye [lieu planté de saules],
Et tous les jours une grasse oye
Et ung chappon de haulte gresse.
Dix muys de vin blanc comme croye,
Et deux procès, que [pour qu'il] trop n'engresse.

XVII

Item, je laisse à ce noble homme,
Regnier de Montigny, troys chiens ;
Aussi à Jehan Raguier la somme
De cent frans, prins sur tous mes biens.

Mais quoy ! Je n'y comprens en riens
Ce que je pourray acquerir :
On ne doit trop prendre des siens,
Ne son amy trop surquerir [solliciter indiscrètement].

XVIII

Item, au seigneur de Grigny
Laisse la garde de Nigon,
Et six chiens plus qu'à Montigny,
Vicestre, chastel et dongon ;
Et à ce malostru changon [fils du diable],
Moutonnier, qu'il tient en procès,
Laisse trois coups d'ung escourgon [étrivière],
Et coucher, paix et aise, es [dans les] ceps.

XIX

Et à maistre Jaques Raguier
Laisse l'Abruvouer Popin,
Pesches, poires ; au *Gros Figuier*
Tousjours le chois d'ung bon loppin,
Le trou de *la Pomme de Pin*,
Clos et couvert, au feu la plante,
Emmailloté en Jacoppin ;
Et qui vouldra planter, si plante.

XX

Item, à maistre Jehan Mautaint
Et maistre Pierre Basanier,
Le gré du seigneur qui attaint [punit]
Troubles, forfaiz, sans espargnier ;
Et à mon procureur Fournier,
Bonnez cours, chausses semellées,
Taillées chez mon cordouannier,
Pour porter durant ces gellées.

XXI

Item, à Jehan Trouvé, bouchier,
Laisse *le Mouton* franc et tendre,
Et ung tacon [martinet] pour esmouchier
Le Bœuf Couronné qu'on veult vendre,
Et *la Vache* qui pourra prendre
Le villain qui la trousse au col,
S'il ne la rent, qu'on le puist pendre
Ou estrangler d'un bon licol !

XXII

Item, au Chevalier du Guet,
Le *Hëaulme* luy establis,
Et aux pietons qui vont d'aguet
Tastonnant par ces establis,
Je leur laisse deux beaux riblis [batailles],
La lanterne à la Pierre au Let.
Voire, mais j'auray *les Troys Lis*,
S'ilz me mainent en Chastellet.

XXIII

Item, à Perrenet Marchant,
Qu'on dit le bastart de la Barre,
Pour ce qu'il est tres bon marchant,
Luy laisse trois gluyons de fuerre [bottes de paille]
Pour estendre dessus la terre
A faire l'amoureux mestier,
Ou il luy fauldra sa vie querre [chercher],
Car il ne scet [sait] autre mestier.

XXIV

Item, au Loup et à Cholet,
Je laisse à la fois ung canart,
Prins sur les murs, comme on souloit [avait coutume de le [faire],
Envers les fossés, sur le tart ;

Et à chascun ung grant tabart [manteau long]
De Cordelier jusques aux piez,
Busche, charbon et poix au lart,
Et mes houseaulx [bottes] sans avantpiez.

XXV

De rechief, je laisse, en pitié,
A trois petits enfants tous nuz,
Nommés en ce present traictié,
Povres orphelins impourveuz,
Tous deschaussez, tous despourveuz.
Et desnuez comme le ver ;
J'ordonne qu'ilz soient pourveuz,
Au moins pour passer cest yver.

XXVI

Premierement, Colin Laurens,
Girart Gossouyn et Jehan Marceau,
Despourveuz de biens, de parens,
Qui n'ont vaillant l'ance d'ung seau,
Chascun de mes biens ung fesseau [faisceau],
Ou quatre blans [petite monnaie], s'ilz l'ayment mieulx.
Ilz mengeront maint bon morceau,
Les enfans, quand je seray vieulx !

XXVII

Item, ma nominacion,
Que j'ay de l'Université,
Laisse par resignacion,
Pour esclore d'adversité [garder contre l'adversité]
Povres clers de ceste cité,
Soubz cest *intendit* contenuz :
Charité m'y a incité,
Et Nature, les voiant nuz.

XXVIII

C'est maistre Guillaume Cotin
Et maistre Thibault de Victry,
Deux povres clers, parlans latin,
Paisibles enfans, sans estry [querelle],
Humbles, bien chantans au lectry [lutrin].
Je leur laisse cens recevoir
Sur la maison Guillot Gueuldry,
En attendant de mieulx avoir.

XXIX

Item, (et j'y adjoings *la Crosse*
— Celle de la rue Saint Anthoine —
Ou ung billart de quoy on crosse,
Et tous les jours plain pot de Saine,)
Aux pigons qui sont par essoine [malheur]
Enserrez soubz trappe volliere,
Mon mirouer bel et ydoyne,
Et la grace de la geolliere.

XXX

Item, je laisse aux hospitaux
Mes chassiz tissuz d'arigniée
Et aux gisans soubs les estaux,
Chascun sur l'euil une grongniée [un coup],
Trembler à chiere renfrongniée
Mesgres, veluz et morfonduz ;
Chausses courtes, robe rongniée,
Gelez, murdriz [meurtris] et enfonduz.

XXXI

Item, je laisse à mon barbier
Les rongneures de mes cheueulx,
Plainement et sans destourbier [trouble] ;
Au savetier mes souliers vieulx,

Et au freppier [fripier] mes habitz tieulx [tels]
Que, quant du tout je les delaisse,
Pour moins qu'ilz ne cousterent neufz
Charitablement je leur laisse.

XXXII

Item, je laisse aux Mendiants,
Aux Filles Dieu et aux Beguines,
Savoureux morceaulx et frians,
Flaons [flancs], chappons et grasses gelines,
Et puis prescher les Quinze Signes,
Et abatre pain à deux mains [manger avidement].
Carmes chevauchent noz voisines,
Mais cela ne m'est que du mains [cela m'importe peu].

XXXIII

Item, laisse *le Mortier d'Or*
A Jehan — l'espicier — de la Garde,
Et une potence Saint Mor,
Pour faire ung broyer [pilon] à moustarde.
A celluy qui fist l'avant-garde
Pour faire sur moy griefz exploiz,
De par moy saint Anthoine l'arde [le brûle] !
Je ne luy feray autre laiz.

XXXIV

Item, je laisse à Merebeuf
Et à Nicolas de Louvieux
A chascun l'escaille d'un œuf,
Plaine de frans et d'escus vieulz.
Quant au concierge de Gouvieulx,
Pierre de Rousseville, ordonne
— Pour le donner entendre mieulx —
Escus tieulx [tels] que le Prince donne.

XXXV

Finablement, en escripvant,
Ce soir, seulct, estant en bonne,
Dictant ces laiz et descripvant,
J'ois [j'entends] la cloche de Serbonne,
Qui tousjours à neuf heures sonne
Le Salut que l'Ange predit :
Si suspendis et mis cy bonne [terme],
Pour prier comme le cuer dit.

XXXVI

Ce faisant, je m'entroublié,
Non pas par force de vin boire,
Mon esperit comme lié ;
Lors je sentis Dame Memoire
Reprendre et mettre en son aumoire
Ses especes collateralles,
Oppinative faulce et voire [vraie],
Et autres intellectualles,

XXXVII

Et mesmement l'extimative,
Par quoy prospective nous vient :
Similative, formative,
Desquelz bien souvent il advient
Que, par leur trouble, homme devient
Fol et lunatique par moys :
Je l'ay leu, se bien m'en souvient,
En Aristote aucunes foiz.

XXXVIII

Dont le sensitif s'esveilla
Et esvertua Fantasie,
Qui tous organes resveilla,
Et tint la souvraine partie

En suspens et comme amortie
Par oppression d'oubliance,
Qui, en moy, s'estoit espartie
Pour monstrer des sens l'aliance.

XXXIX

Puis que mon sens fut à repos
Et l'entendement demeslé,
Je cuidé finer [je crus terminer] mon propos ;
Mais mon ancre [encre] trouvé gelé,
Et mon cierge trouvé soufflé.
De feu je n'eusse peu finer.
Si m'endormis, tout enmouflé,
Et ne peuz autrement finer.

XL

Fait au temps de ladite date,
Par le bien renommé Villon,
Qui ne mengue [mange] figue ne date [datte].
Sec et noir comme escouvillon [balai],
Il n'a tente ne pavillon
Qu'il n'ait laissé à ses amis,
Et n'a mais [plus] qu'ung peu de billon,
Qui sera tantost à fin mis.

LE TESTAMENT

(LE GRAND TESTAMENT)

I

En l'an trentiesme de mon aage,
Que toutes mes hontes j'euz beues,
Ne du tout fol, ne du tout sage,
Non obstant [malgré] maintes peines eues,

Lesquelles j'ay toutes receues
Soubz la main Thibault d'Aussigny...
S'evesque il est, seignant [bénissant] les rues,
Qu'il soit le mien je le regny [renie] !

II

Mon seigneur n'est, ne mon evesque ;
Soubz luy ne tiens, s'il n'est en friche ;
Foy ne luy doy, n'hommage avecque :
Je ne suis son serf ne sa biche.
Peu m'a [m'a nourri] d'une petite miche
Et de froide eau, tout ung esté.
Large ou estroit, moult me fut chiche.
Tel luy soit Dieu qu'il m'a esté.

III

Et, s'aucun me vouloit reprendre
Et dire que je le mauldis,
Non fais, se bien le scet comprendre,
En riens de luy je ne mesdis.
Vecy [voici] tout le mal que j'en dis :
S'il m'a esté misericors [miséricordieux],
Jhesus, le roy de Paradis,
Tel luy soit à l'ame et au corps !

IV

Et s'esté m'a dur et cruel
Trop plus que cy [qu'ici] ne le raconte,
Je vueil que le Dieu eternel
Luy soit donc semblable, à ce compte !
Et l'Eglise nous dit et compte
Que prions pour noz ennemis ;
Je vous diray : « J'ai tort et honte,
Quoy qu'il m'ait fait, à Dieu remis ! »

V

Si prieray pour luy de bon cuer,
Par l'ame du bon feu Cotart !
Mais quoy ! ce sera donc par cuer,
Car de lire je suis fetart [paresseux].
Priere en feray de Picart ;
S'il ne la scet, voise [qu'il aille] l'apprendre,
S'il m'en croit, ains [avant] qu'il soit plus tart,
A Douai ou à l'Isle en Flandre !

VI

Combien que s'il veult que l'on prie
Pour luy, foy que doy mon baptesme !
Obstant qu'à chascun ne le crye,
Je ne fauldrai pas à son esme [attente].
Ou [au] Psaultier prens, quant suis à mesme,
— Qui n'est de beuf ne cordoen —
Le verselet escript septiesme
Du psëaulme *Deus laudem.*

VII

Si prie au benoist fils de Dieu,
Qu'à tous mes besoings je reclame,
Que ma povre priere ait lieu
Vers luy, de qui tiens corps et ame,
Qui m'a preservé de maint blasme
Et franchy [affranchi] de ville [de vile] puissance.
Loué soit il, et Nostre Dame,
Et Loys, le bon roy de France !

VIII

Auquel doint [accorde] Dieu l'eur [le bonheur] de Jacob,
Et de Salmon [Salomon] l'onneur et gloire ;
— Quant de proesse, il en a trop,
De force aussi, par m'ame, voire ! —

En ce monde ci transitoire,
Tant qu'il a de long et de lé [et de large],
— Affin que de luy soit memoire —
Vivre autant que Mathusalé [Mathusalem] !

IX

Et douze beaux enfans, tous masles,
Voir, de son tres cher sang royal,
Aussi preux que fut le grant Charles,
Conceuz en ventre nupcial,
Bons comme fut sainct Marcial.
Ainsi en preigne au feu Dauphin !
Je ne luy souhaicte autre mal,
Et puis Paradis à la fin.

X

Pour ce que foible je me sens,
Trop plus de biens que de santé,
Tant que je suis en mon plain sens,
Si peu que Dieu m'en a presté,
Car d'autre ne l'ay emprunté,
J'ay ce Testament très estable [en très bonne forme]
Faict, de derniere voulenté,
Seul pour tout et irrevocable.

XI

Escript l'ay l'an soixante et ung,
Que le bon roy me delivra
De la dure prison de Mehun,
Et que vie me recouvra,
Dont suis, tant que mon cuer vivra,
Tenu vers luy m'humilier,
Ce que feray tant qu'il mouvra [vivra] :
Bienfait ne se doit oublier.

XII

Or est vray qu'après plainz [plaintes] et pleurs
Et angoisseux gemissemens,
Après tristesses et douleurs,
Labeurs et griefz cheminemens [durs voyages],
Travail mes lubres [instables] sentemens,
Esguisez comme une pelote,
M'ouvrist plus que tous les Commens
D'Averroas [Averrores] sur Aristote.

XIII

Combien qu'au plus fort de mes maulx,
En cheminant sans croix ne pille [ni pile],
Dieu, qui les pelerins d'Esmaus [Emmaüs]
Conforta, ce dit l'Evangile,
Me monstra une bonne ville
Et pourveut du don d'esperance ;
Combien que le pecheur soit ville,
Riens ne hayt que perseverance.

XIV

Je suys pecheur, je le sçay bien ;
Pourtant ne veult pas Dieu ma mort,
Mais convertisse [que je me convertisse] et vive en bien,
Mieulx tout autre qu'en pechié mort.
Combien qu'en pechié soye mort,
Dieu vit, et sa misericorde
— Se conscience me remort —
Par sa grace pardon m'accorde.

XV

Et, comme le noble Rommant
De la Rose dit et confesse
En son premier commencement,
Qu'on doit jeune cuer en jeunesse,

Quand on le voit viel en viellesse,
Excuser — helas ! il dit voir [vrai] —
Ceulx donc qui me font telle oppresse
En meurté [maturité d'esprit] ne me vouldroient veoir.

XVI

Se, pour ma mort, le bien publique
D'aucune chose vaulsist [vaudrait] mieulx,
A mourir comme ung homme inique
Je me jugasse, ainsi m'ait Dieux !
Grief ne faiz à jeune ne vieulx,
Soie [que je sois] sur pied ou soie en biere :
Les mons ne bougent de leurs lieux,
Pour ung povre, n'avant, n'arriere.

XVII

Ou [au] temps qu'Alixandre regna,
Ung homs [homme], nommé Diomedès,
Devant lui on lui amena,
Engrillonné poulces et dés [avec les poucettes aux pouces et
Comme ung larron ; car il fut des [aux doigts]
Escumeurs que voions courir.
Si fut mis devant ce cadès [capitaine],
Pour estre jugé à mourir.

XVIII

L'empereur si l'araisonna [lui parla] :
« Pourquoi es tu larron de mer ? »
L'autre responce luy donna :
« Pourquoi larron me faiz nommer ?
Pour ce qu'on me voit escumer
En une petiote fuste [petit navire] ?
Se comme toy me peusse [je pouvais] armer,
Comme toy empereur je fusse [je serais].

XIX

« Mais que veux tu ? De ma fortune,
Contre qui ne puis bonnement,
Qui si saulcement me fortune,
Me vient tout ce gouvernement.
Excuse moy aucunement [un peu],
Et saiche qu'en grant povreté
— Ce mot dit on communement —
Ne gist pas trop grant [grande] loyauté. »

XX

Quant l'empereur ot remiré [eut examiné]
De Diomedès tout le dit :
« Ta fortune je te mueray [changerai],
Mauvaise en bonne ! » si lui dit.
Ce fist il. Onc puis [jamais depuis] ne mesfit
A personne, mais fut vray homme ;
Valere pour vray le nous dit,
Qui fut nommé le Grant, à Romme.

XXI

Se Dieu m'eust donné [accordé de] rencontrer
Ung autre piteux [pitoyable] Alixandre,
Qui m'eust fait en bon eur entrer,
Et lors qui m'eust veu condescendre
A mal, estre ars [brûlé] et mis en cendre
Jugé me feusse de ma voix.
Necessité fait gens mesprendre [mal tourner],
Et faim saillir [sortir] le loup du bois.

XXII

Je plaings le temps de ma jeunesse,
Ouquel j'ay plus qu'autre gallé [fait la vie],
Jusques à l'entrée de viellesse,
Qui son partement m'a celé [m'a caché].

Il ne s'en est à pié allé,
N'à cheval : helas ! comment don ?
Soudainement s'en est vollé,
Et ne m'a laissé quelque don.

XXIII

Allé s'en est, et je demeure,
Povre de sens et de savoir,
Triste, failly, plus noir que meure [mûre],
Qui n'ay n'escus, rente, n'avoir ;
Des miens le mendre [le moindre], je dis voir,
De me desavouer s'avance,
Oubliant naturel devoir,
Par faulte d'ung peu de chevance [d'argent].

XXIV

Si ne crains avoir despendu [dépensé],
Par friander et par leschier ;
Par trop amer n'ay riens vendu,
Qu'amis me puissent reprouchier,
Au moins qui leur couste moult chier.
Je le dis, et ne crois mesdire.
De ce ne me puis revenchier [défendre] ;
Qui n'a mesfait ne le doit dire.

XXV

Il est verté [vérité] que j'ay amé
Et ameroie voulentiers ;
Mais triste cuer, ventre affamé,
Qui n'est rassasié au tiers,
M'oste des amoureux sentiers.
Au fort, quelqu'ung s'en recompence,
Qui est remply sur les chantiers [est bien nourri] ;
Car la dance vient de la pance.

XXVI

Hé Dieu ! se j'eusse estudié
Ou temps de ma jeunesse folle,
Et à bonnes meurs dedié [je m'étais adonné aux bonnes mœurs]
J'eusse maison et couche molle !
Mais quoy ? je fuyoie l'escolle,
Comme fait le mauvais enfant...
En escripvant ceste parolle,
A peu que [peu s'en faut] le cuer ne me fent [ne me fende].

XXVII

Le dict du Saige trop le fiz
Favorable, bien n'en puis mais,
Qui dit : « Esjoys toy, mon filz,
En ton adolescence » ; mais
Ailleurs sert bien d'ung autre mez [mets],
Car « Jeunesse et adolescence
— C'est son parler, ne moins ne mais —
Ne sont qu'abuz et ignorance. »

XXVIII

Mes jours s'en sont allez errant,
Comme, dit Job, d'une touaille [serviette]
Font les filetz, quant tisserant
En son poing tient ardente paille ;
Lors, s'il y a nul bout qui saille [dépasse],
Soudainement il le ravit.
Si ne crains plus que riens m'assaille,
Car à la mort tout s'assouvit.

XXIX

Où sont les gracieux gallans
Que je suivoye ou temps jadis,
Si bien chantans, si bien parlans,
Si plaisans en faiz et en diz ?

Les aucuns sont mors et roidiz ;
D'eulx n'est il plus riens maintenant.
Repos aient en paradis,
Et Dieu saulve le remenant [le reste] !

XXX

Et les aucuns sont devenus,
Dieu mercy ! grans seigneurs et maistres,
Les autres mendient tous nus,
Et pain ne voient qu'aux fenestres ;
Les autres sont entrez en cloistres
De Celestins et de Chartreux,
Botez, housez, com pescheurs d'oistres [d'huîtres],
Voyez l'estat divers d'entre eux.

XXXI

Aux grans maistres Dieu doint [accorde] bien faire,
Vivans en paix et en requoy [tranquillité].
En eulx il n'y a que refaire ;
Si s'en fait bon taire tout quoy,
Mais aux povres qui n'ont de quoy.
Comme moy, Dieu doint patience ;
Aux autres ne fault qui ne quoy [quoi que ce soit],
Car assez ont pain et pitance.

XXXII

Bons vins ont, souvent embrochiez [mis en perce],
Saulces, brouetz et gros poissons ;
Tartes, flaons, œfz [œufs] fritz et pochiez,
Perduz et en toutes façons.
Pas ne ressemblent les maçons,
Que servir fault à si grant peine ;
Ils ne veulent nulz eschançons :
De soy verser chascun se peine.

XXXIII

En cest incident me suis mis,
Qui de rien ne sert à mon fait.
Je ne suis juge, ne commis
Pour pugnir n'absoudre mesfait.
De tout suis le plus imparfait.
Loué soit le doulx Jhesucrist !
Que par moy leur soit satisfait !
« Ce que j'ay escript est escript. »

XXXIV

Laissons le moustier où il est ;
Parlons de chose plus plaisante.
Ceste matiere à tous ne plaist :
Ennuyeuse est et desplaisante.
Povreté, chagrine et dolente,
Tousjours despiteuse et rebelle,
Dit quelque parolle cuisante ;
S'elle n'ose, si la pense elle.

XXXV

Povre je suis de ma jeunesse,
De povre et de petite extrace [extraction].
Mon pere n'ot oncq [n'eut jamais] grant richesse,
Ne son ayeul, nommé Orace.
Povreté tous nous suit et trace [suit à la trace].
Sur les tombeaulx de mes ancestres,
Les ames desquelz Dieu embrasse,
On n'y voit couronnes ne ceptres.

XXXVI

De povreté me grementant [plaignant],
Souventesfois me dit le cuer :
« Homme, ne te doulouse [lamente] tant
Et ne demaine [mène] tel douleur,

Se tu n'as tant que Jacques Cuer.
Mieulx vault vivre soubz gros bureau
Povre, qu'avoir esté seigneur
Et pourrir soubz riche tombeau ! »

XXXVII

Qu'avoir esté seigneur !... Que dis ?
Seigneur, lasse ! et ne l'est il mais ?
Selon les davitiques diz [paroles de David],
Son lieu ne congnoistras jamais.
Quant du surplus, je m'en desmets,
Il n'appartient à moy, pecheur ;
Aux théologiens le remets,
Car c'est office de prescheur.

XXXVIII

Si ne suis, bien le considere,
Filz d'ange, portant dyademe
D'estoille ne d'autre sidere [astre].
Mon pere est mort, Dieu en ait l'ame ;
Quant est du corps, il gist soubz lame [la tombe].
J'entens que ma mere mourra,
— Et le scet bien, la povre femme —
Et le filz pas ne demourra.

XXXIX

Je congnois que povres et riches,
Sages et folz, prestres et laiz [laïcs],
Nobles, villains, larges et chiches,
Petiz et grans, et beaulx et laiz,
Dames à rebrassez collez [cols ourlés],
De quelconque condicion,
Portans atours et bourrelez,
Mort saisit sans exception.

XL

Et meure Paris et Helaine [que ce soit Pâris et Hélène qui [meurent],
Quiconques meurt, meurt à douleur
Telle qu'il pert vent et alaine ;
Son fiel se creve sur son cuer,
Puis sue, Dieu scet quel sueur !
Et n'est qui de ses maulx l'alege [le soulage] :
Car enfant n'a, frere ne seur,
Qui lors voulsist estre son plege [qui voudrait alors lui servir [de caution].

XLI

La mort le fait fremir, pallir,
Le nez courber, les vaines tendre
Le col enfler, la chair mollir,
Joinctes [jointures] et nerfs croistre et estendre.
Corps femenin, qui tant est tendre,
Poly, souef, si precieux,
Te fauldra il ces maux attendre ?
Oy [oui], ou tout vif aller es cieulx.

BALLADE

DES DAMES DU TEMPS JADIS

Dictes moy où, n'en quel pays,
Est Flora, la belle Rommaine ;
Archipiada, ne Thaïs,
Qui fut sa cousine germaine ;
Echo, parlant quant bruyt on maine
Dessus riviere ou sus estan,
Qui beaulté ot [eut] trop plus qu'humaine ?
Mais où sont les neiges d'antan !

Où est la tres sage Helloïs,
Pour qui fut chastré et puis moyne
Pierre Esbaillart à Saint Denis ?
Pour son amour ot cest essoyne [ce malheur].

Semblablement, où est la royne
Qui commanda que Buridan
Fust gecté en ung sac en Saine?
Mais où sont les neiges d'antan!

La royne Blanche comme lis,
Qui chantoit à voix de seraine [sirène];
Berte au grant pié, Bietris, Allis;
Haremburgis qui tint le Maine,
Et Jehanne, la bonne Lorraine,
Qu'Englois brulèrent à Rouan;
Où sont ilz, où, Vierge souvraine?
Mais où sont les neiges d'antan!

Envoi.

Prince, n'enquerez de sepmaine
Où elles sont, ne de cest an,
Que ce reffrain ne vous remaine :
Mais où sont les neiges d'antan!

BALLADE

DES SEIGNEURS DU TEMPS JADIS SUYVANT LE PROPOS PRECEDENT

Qui plus? Où est le tiers Calixte,
Dernier decedé de ce nom,
Qui quatre ans tint le papaliste [la papauté]?
Alphonce, le roy d'Arragon,
Le gracieux duc de Bourbon,
Et Artus, le duc de Bretaigne,
Et Charles septiesme, le Bon?
Mais où est le preux Charlemaigne!

Semblablement, le roy Scotiste,
Qui demy face ot, ce dit on,
Vermeille comme une amatiste [améthyste]
Depuis le front jusq'au menton?

Le roy de Chippre [Chypre], de renon ;
Helas ! et le bon roy d'Espaigne,
Duquel je ne sçay pas le nom ?
Mais où est le preux Charlemaigne !

D'en plus parler je me desiste [je cesse] ;
Ce monde n'est qu'abusion.
Il n'est qui contre mort resiste,
Ne qu'y treuve provision.
Encor fais une question :
Lancelot, le roy de Behaigne [Bohême],
Où est il ? Où est son tayon [aïeul] ?
Mais où est le preux Charlemaigne !

Envoi.

Où est Clacquin [Du Guesclin], le bon Breton ?
Où le conte Daulphin d'Auvergne
Et le bon feu duc d'Alençon ?
Mais où est le preux Charlemaigne ?

BALLADE

A CE PROPOS, EN VIEL LANGAGE FRANÇOIS

Car, — ou soit ly sains apostolles [le saint pape],
D'aubes vestuz, d'amy coeffez,
Qui ne saint [ne revêt que] fors saintes estolles,
Dont par le col prent ly mauffez [le diable],
De mal talant tout eschauffez, —
Aussi bien meurt filz que servans,
De ceste vie cy bouffez :
Autant en emporte ly vens [le vent].

Voire, ou soit de Constantinobles
L'emperieres au poin dorez,
Ou de France ly roy tres nobles
Sur tous autres roys decorez,
Qui, pour ly grans Dieux aourez [adoré],
Bastist eglises et couvens,

S'en son temps il fut honnorez,
Autant en emporte ly vens.

Ou soit de Vienne et de Grenobles
Ly Dauphins, ly preux, ly senez [sage],
Ou de Dijon, Salins et Doles
Ly sires et ly filz ainsnez,
Ou autant de leurs gens privez,
Heraulx, trompetes, poursuivans,
— Ont ilz bien bouté soubz le nez? [ont-ils bien bu?] —
Autant en emporte ly vens.

Envoi.

Princes à mort sont destinez,
Et tous autres qui sont vivans.
Si sont courcez ou attinez [courroucés ou tourmentés],
Autant en emporte ly vens.

XLII

Puis que papes, roys, filz de roys
Et conceuz en ventres de roynes,
Sont enseveliz, mors et frois,
En autry mains [en d'autres mains] passent leurs regnes,
Moy, povre mercerot de Renes,
Mourray je pas? Oy, se Dieu plaist;
Mais que j'aye fait mes estrenes [mais pourvu que j'aie eu du
Honneste mort ne me desplaist. [bon temps],

XLIII

Ce monde n'est perpetuel,
Quoy que pense riche pillart;
Tous sommes soubz mortel coutel [couteau].
Ce confort prent povre viellart,
Lequel d'estre plaisant raillart [railleur]
Ot le bruit [le renom], lorsque jeune estoit,
Qu'on tiendroit à fol et paillart,
Se, viel, à railler se mettoit.

LIV

Or luy convient il mendier,
Car à ce force le contraint.
Regrette huy sa mort, et hier ;
Tristesse son cuer si estraint,
Que souvent — n'estoit Dieu qu'il crainct —
Il feroit ung orrible fait.
Et advient qu'en ce Dieu enfraint,
Et que luy mesmes se desfait.

XLV

Car, s'en jeunesse il fut plaisant,
Ores plus riens ne dit qui plaise.
Tousjours viel cinge [vieux singe] est desplaisant :
Moue ne faict qui ne desplaise,
S'il se taist, affin qu'il complaise,
Il est tenu pour fol recreu :
S'il parle, on luy dit qu'il se taise,
Et qu'en son prunier n'a pas creu.

XLVI

Aussi ces povres fameletes
Qui vielles sont et n'ont de quoy,
Quant ilz [elles] voient ces pucellettes
Emprunter elles à requoy,
Ilz demandent à Dieu, pourquoy
Si tost nasquirent, n'à quel droit.
Notre Seigneur se taist tout quoy,
Car, au tancer, il le perdroit.

LES REGRETS

DE LA BELLE HEAULMIÈRE

Advis m'est que j'oy regreter
La belle qui fut hëaulmiere,
Soy jeune fille soushaicter
Et parler en telle maniere :
« Ha ! viellesse felonne et fiere,
Pourquoy m'as si tost abatue ?
Qui me tient, qui, que ne me fiere [qui me retient de me
Et qu'à ce coup je ne me tue ? [frapper],

« Tollu m'as [tu m'as ôté] la haulte franchise
Que beaulté m'avoit ordonné
Sur clers, marchans et gens d'Eglise :
Car lors il n'estoit homme né
Qui tout le sien ne m'eust donné,
Quoy qu'il en fust des repentailles [du repentir],
Mais que [pourvu que] luy eusse habandonné
Ce que reffusent truandailles.

« A maint homme l'ay reffusé,
Qui [ce qui] n'estoit à moy grant sagesse.
Pour l'amour d'ung garson rusé,
Auquel j'en faisoie largesse.
A qui que je feisse finesse,
Par m'ame, je l'amoye bien !
Or ne me faisoit que rudesse,
Et ne m'amoit que pour le mien.

« Si ne me sceut tant detrayner [traîner],
Fouler aux piez, que ne l'amasse,
Et m'eust il fait les rains trayner,
Si m'eust dit que je le baisasse,
Que tous mes maulx je n'oubliasse.
Le glouton, de mal entechié [entaché],
M'embrassoit... J'en suis bien plus grasse !
Que m'en reste il ? Honte et pechié.

« Or est il mort, passé trente ans,
Et je remains [reste] vielle, chenue.
Quant je pense, lasse ! au bon temps,
Quelle fus, quelle devenue ;
Quant me regarde toute nue,
Et je me voy si tres changée,
Povre, seiche, mesgre, menue,
Je suis presque toute enragée.

« Qu'est devenu ce front poly,
Ces cheveux blons, sourcils voultiz [arqués],
Grant entrœil, le regart joly,
Dont prenoie les plus soubtilz [avisés] ;
Ce beau nez droit et bien faitiz [bien formé] ;
Ces petites joinctes oreilles,
Menton fourchu, cler vis traictiz [clair et joli visage],
Et ces belles levres vermeilles ?

« Ces gentes espaulles menues ;
Ces bras longs et ces mains traictisses [fines] ;
Petiz tetins, hanches charnues,
Eslevées, propres, faictisses [bien faites]
A tenir amoureuses lisses [combats] ;
Ces larges rains, ce sadinet [mulieris pudenda],
Assis sur grosses fermes cuisses,
Dedens son petit jardinet ?

« Le front ridé, les cheueux gris,
Les sourcilz cheuz [tombés], les yeux estains,
Qui faisoient regars et ris,
Dont mains marchans furent attains ;
Nez courbes, de beaulté loingtains ;
Oreilles pendans et moussues ;
Le vis pally, mort et destains ;
Menton froncé, levres peaussues [à peau pendante] :

« C'est d'umaine beaulté l'yssues [la fin] !
Les bras cours et les mains contraites,
Les espaulles toutes bossues ;
Mamelles, quoy ! toutes retraites ;

Telles les hanches que les tetes.
Du sadinet, fy ! Quant des cuisses,
Cuisses ne sont plus, mais cuissetes
Grivelées [tachetées] comme saulcisses.

« Ainsi le bon temps regretons
Entre nous, povres vielles sotes,
Assises bas, à crouppetons [accroupies],
Tout en ung tas comme pelotes,
A petit feu de chenevotes [de chanvre]
Tost allumées, tost estaintes ;
Et jadis fusmes si mignotes !...
Ainsi en prent [arrive-t-il] à mains et maintes. »

BALLADE DE LA BELLE HEAULMIERE

AUX FILLES DE JOIE

« Or y pensez, belle Gantiere,
Qui m'escoliere souliez [aviez coutume] estre,
Et vous, Blanche la Savetiere,
Or est il temps de vous congnoistre.
Prenez à dextre et à senestre [et à gauche] ;
N'espargnez homme, je vous prie :
Car vielles n'ont ne cours ne estre.
Ne que monnoye qu'on descrie.

« Et vous, la gente Saulciciere,
Qui de dancer estes adextre [habile],
Guillemete la Tappiciere,
Ne mesprenez vers vostre maistre ;
Tost vous fauldra clorre fenestre,
Quand deviendrez vielle, flestrie ;
Plus ne servirez qu'un viel prestre,
Ne que monnoye qu'on descrie.

« Jehanneton la Chapperonniere,
Gardez qu'amy ne vous empestre ;
Et, Katherine la Bourciere,
N'envoyez plus les hommes paistre :

Car qui belle n'est, ne perpetre [qu'elle ne s'attire pas]
Leur male grace, mais leur rie.
Laide viellesse amour n'empestre,
Ne que monnoye qu'on descrie.

Envoi.

« Filles, vueillez vous entremettre
D'escouter pourquoy pleure et crie :
Pour ce que je ne me puis mettre,
Ne que monnoye qu'on descrie. »

XLVII

Ceste leçon icy leur baille [je leur donne]
La belle et bonne de-jadis ;
Bien dit ou mal, vaille que vaille,
Enregistrer j'ay faict ces diz
Par mon clerc Fremin l'estourdis,
Aussi rassis que je puis estre.
S'il me desment, je le mauldis :
Selon le clerc est deu le maistre.

XLVIII

Si aperçoy le grand dangier
Ouquel l'homme amoureux se boute [se met]...
Et qui me vouldroit laidangier [blâmer]
De ce mot, en disant : « Escoute !
Se d'amer t'estrange et reboute
Le barat [le bruit] d'icelles nommées,
Tu fais une bien folle doubte,
Car ce sont femmes diffamées.

XLIX

« S'ilz n'ayment fors que pour l'argent,
On ne les ayme que pour l'eure.
Rondement ayment toute gent,
Et rient lors que bourse pleure

D'icelles si n'est qui ne queure ;
Mais, en femmes d'onneur et nom
Franc homme, se Dieu me sequeure [secourt],
Se doit emploier ; ailleurs, non. »

L

Je prends qu'aucun dye cecy,
Si ne me contente il en rien.
En effect, il conclud ainsy,
Et je le cuide [crois] entendre bien,
Qu'on doit amer en lieu de bien.
Assavoir mon se ces filletes
Qu'en parolles toute jour tien
Ne furent ilz femmes honnestes ?

LI

Honnestes furent vraiement,
Sans avoir reproches ne blasmes.
Si est vray qu'au commencement
Une chascune de ces femmes
Lors prindrent, ains qu'eussent diffames,
L'une ung clerc, ung lay, l'autre ung moine,
Pour estaindre d'amours les flammes
Plus chauldes que feu Sainct Antoine.

LII

Or firent selon le decret
Leurs amys, et bien y appert [il apparaît] ;
Ilz amoient en lieu secret,
Car autre d'eulx n'y avoit part.
Toutesfois, ceste amour se part :
Car celle qui n'en aimoit qu'un
D'iceluy s'eslongne et despart,
Et aime mieulx amer chascun.

LIII

Qui les meut à ce [pousse à cela] ? J'ymagine,
Sans l'onneur des dames blasmer,
Que c'est nature femenine,
Qui tout vivement veult amer.
Aultre chose n'y sçay rimer ;
Fors qu'on dit, à Rains [Reims] et à Troies,
Voire à l'Isle et à Saint Omer,
Que six ouvriers font plus que trois.

LIV

Or font les faulx amans le bont [bond],
Et les dames prins la vollée ;
C'est le droit loyer qu'amours ont :
Toute foy y est viollée,
Quelque doulx baiser n'acollée.
« De chiens, d'oyseaulx, d'armes, d'amours,
— Chacun le dit à la vollée —
Pour ung plaisir mille doulours. »

DOUBLE BALLADE

SUR LE MESME PROPOS

Pour ce, aimez tant que vouldrez,
Suyvez assemblées et festes,
En la fin ja mieulx n'en vauldrez
Et si n'y romprez que vos testes :
Folles amours font les gens bestes :
Salmon en ydolatria ;
Samson en perdit ses lunetes [lunettes].
Bien est eureux qui riens n'y a !

Orpheüs, le doux menestrier,
Jouant de fleustes et musetes,
En fut en danger du murtrier
Chien Cerberus à quatre testes ;

Et Narcisus, le bel honnestes,
En ung parfont puis [puits profond] se noya,
Pour l'amour de ses amouretes.
Bien est heureux qui riens n'y a !

Sardana, le preux chevalier,
Qui conquist le regne [royaume] de Cretes,
En voulut devenir moullier [femme]
Et filler entre pucellettes,
David le roy, sage prophetes,
Crainte de Dieu en oublia,
Voyant laver cuisses bien faites.
Bien est eureux qui riens n'y a !

Amon en voulst [voulut] deshonnourer,
Faignant de menger tarteletes,
Sa soeur Thamar, et desflourer,
Qui fut inceste deshonnestes ;
Herodes — pas ne sont sornetes —
Saint Jehan Baptiste en decola [décapita]
Pour dances, saulx et chansonnetes.
Bien est eureux qui riens n'y a !

De moy, povre, je veuil parler ;
J'en fuz batu, comme à ru toiles [comme linges au ruisseau],
Tout nu, ja ne le quiers celer [je ne cherche pas à le cacher].
Qui me feist mascher ces groselles,
Fors Katherine de Vausselles ?
Noël le tiers est, qui fut là.
Mitaines à ces nopces telles [tels coups],
Bien est eureux qui riens n'y a !

Mais que ce jeune bacheler
Laissast ces jeunes bacheletes,
Non ! et le deust on vif brusler
Comme ung chevaucheur d'escouvetes [sorcier].
Plus doulces luy sont que civetes.
Mais toutesfoys fol s'y fya :
Soient blanches, soient brunetes,
Bien est eureux qui riens n'y a !

LV

Se celle que jadis servoie
De si bon cuer et loyaument,
Dont tant de maulx et griefz j'avoie,
Et souffroie tant de torment,
Se dist m'eust, au commencement,
Sa voulenté — mais nennil, las ! —
J'eusse mis paine aucunement [quelque peu]
De moy retraire de ses las [de me retirer de ses filets].

LVI

Quoy que je luy voulsisse dire,
Elle estoit preste d'escouter,
Sans m'acorder ne contredire ;
Qui plus, me souffroit acouter,
Joignant d'elle près m'accouter [accouder].
Et ainsi m'aloit amusant,
Et me souffroit tout raconter,
Mais ce n'estoit qu'en m'abusant.

LVII

Abusé m'a et faict entendre
Tousjours d'ung que ce fust ung aultre ;
De farine, que ce fust cendre ;
D'ung mortier, ung chappeau de faultre [feutre] ;
De viel machefer, que fust peaultre [étain] ;
D'ambesars, que ce fussent ternes [de coups de dé qui amènent [2 que c'étaient des coups qui amènent 3] ;
— Toujours trompeur autruy engaultre [trompe]
Et vent vecies [vessies] pour lanternes. —

LVIII

Du ciel, une paelle d'arain ;
Des nues, une peau de veau ;
Du matin, qu'estoit le serain ;
D'ung trongnon de chou, ung naveau ;

D'orde cervoise [de mauvaise bière], vin nouveau ;
D'une truie, ung molin à vent ;
Et d'une haie, ung escheveau :
D'ung gras abbé, ung poursuyvant.

LIX

Ainsi m'ont amours abusé,
Et pourmené de l'uys au pesle [au pène].
Je croy qu'homme n'est si rusé,
Fust fin comme argent de coupelle,
Qui n'y laissast linge, drap, pelle,
Mais qu'il fust ainsi manié
Comme moy, qui partout m'appelle :
L'amant remys et regnyé.

LX

Je regny amours et despite [déteste] ;
Je deffy à feu et à sang.
Mort par elles me precipite,
Et ne leur en chault pas d'ung blanc.
Ma vielle ay mys soubz le banc.
Amans je ne suyvray ja mais :
Se jadis je fuz de leur ranc,
Je desclare que n'en suis mais [plus].

LXI

Car j'ay mys le plumail au vent :
Or le suyve qui a attente.
De ce me tais doresnavant,
Car poursuivre vueil mon entente [mon projet].
Et, s'aucun m'interroge ou tente
Comment d'amours j'ose mesdire,
Ceste parolle le contente :
« Qui meurt, a ses loix [le droit] de tout dire. »

LXII

Je congnois approcher ma seuf [soif] ;
Je crache, blanc comme coton,
Jacoppins gros comme ung esteuf [balle] :
Qu'est ce à dire ? que Jehanneton
Plus ne me tient pour valeton,
Mais pour ung viel usé roquart [cheval].
De viel porte voix et le ton,
Et ne suys qu'ung jeune coquart [sot].

LXIII

Dieu mercy et Tacque Thibault,
Qui tant d'eau froide m'a fait boyre,
Mis en bas lieu, non pas en hault,
Menger d'angoisse mainte poire,
Enferré [mis aux fers]... Quant j'en ay memoire,
Je pry pour luy et *reliqua*,
Que Dieu luy doint... et voire, voire,
Ce que je pense... *et cetera.*

LXIV

Toutesfois, je n'y pense mal,
Pour luy, ne pour son lieutenant ;
Aussi pour son official,
Qui est plaisant et avenant ;
Que faire n'ay du remenant.
Mais du petit maistre Robert ?...
Je les ayme, tout d'ung tenant,
Ainsi que fait Dieu le Lombart.

LXV

Si me souvient bien, Dieu mercis,
Que je feis, à mon partement [lors de mon départ],
Certains laiz [legs], l'an cinquante six,
Qu'aucuns, sans mon consentement,

Voulurent nommer *Testament* ;
Leur plaisir fut, et non le mien ;
Mais quoy ! on dit communement,
Qu'ung chascun n'est maistre du sien.

LXVI

Pour les revoquer ne le di [je ne le dis pas pour me dédire],
Et y courust toute ma terre,
De pitié ne suis refroidi
Envers le bastart de la Barre :
Parmy ses trois gluyons de fuerre,
Je luy donne mes vieilles nates ;
Bonnes seront pour tenir serre [tenir ferme],
Et soy soustenir sur les pates.

LXVII

Et s'ainsi est [s'il se fait] qu'aucun n'eust pas
Receu les laiz que je luy mande,
J'ordonne qu'après mon trespas
A mes hoirs en face demande [il les réclame à mes héritiers].
Mais qui sont ilz ? si le demande :
Moreau, Provins, Robin Turgis.
De moy, dictes que je leur mande,
Ont eu jusqu'au lit où je giz.

LXVIII

Somme, plus ne diray qu'ung mot,
Car commencer veuil à tester :
Devant mon clerc Fremin, qui m'ot [m'entend]
S'il ne dort, je vueil protester
Que n'entens homme detester,
En ceste presente ordonnance ;
Et ne la vueil manifester
Sinon ou [au] royaume de France.

LXIX

Je sens mon cuer qui s'affoiblist,
Et plus je ne puis papier [parler].
Fremin, sié toy près de mon lict,
Que l'on ne me viengne espier !
Prens ancre tost, plume et papier,
Ce que nomme escrips vistement ;
Puys fay le partout coppier.
Et vecy le commancement.

LXX

Ou nom de Dieu, Pere eternel,
Et du Filz que Vierge parit [engendra],
Dieu au Pere coeternel.
Ensemble le Saint Esperit,
Qui sauva ce qu'Adam perit,
Et du pery pare les Cieulx...
(Qui bien ce croit, peu ne merit [mérite],
Gens mors estre faiz petiz Dieux.

LXXI

Mors estoient, et corps et ames.
En dampnée perdicion ;
Corps pourriz et ames en flammes,
De quelconque condicion.
Toutesfois, fais excepcion
Des patriarches et prophetes ;
Car, selon ma concepcion,
Oncques n'eurent grant chault aux fesses.

LXXII

Qui me diroit : « Qui vous fait mettre
Si tres avant ceste parolle,
Qui n'estes en theologie maistre ?
A vous est presumpcion folle. »

C'est de Jhesus la parabolle,
Touchant du Riche ensevely
En feu, non pas en couche molle,
Et du Ladre de dessus luy.

LXXIII

Se du Ladre eust veu le doit ardre [brûler le doigt],
Ja n'en eust requis refrigere [rafraichissement],
N'au bout d'un de ses doiz aherdre [saisir],
Pour rafreschir sa maschouere.
Pyons [les buveurs] y feront mate chiere [triste visage],
Qui boyvent pourpoins et chemise.
Puys que boiture [la boisson] y est si chiere,
Dieu nous en gard! bourde jus mise [blague à part].

LXXIV

Ou nom de Dieu, comme j'ay dit,
Et de sa glorieuse Mere,
Sans pechié soit parfait ce dit
Par moy, plus mesgre que chimere,
Si je n'ay eu fievre eufumere [éphémère],
Ce m'a fait divine clemence :
Mais d'autre dueil et perte amere
Je me tais, et ainsi commence :

LXXV

Premier, je donne ma povre ame
A la benoiste Trinité,
Et la commande à Nostre Dame,
Chambre de la divinité,
Priant toute la charité
Des dignes neuf Ordres des cieulx,
Que par eulx soit ce don porté
Devant le Trosne precieux.

LXXVI

Item, mon corps je donne et laisse
A nostre grant mere la terre ;
Les vers n'y trouveront grant gresse,
Trop luy a fait fain dure guerre.
Or luy soit delivré grant erre :
De terre vint, en terre tourne.
Toute chose, se par trop n'erre,
Voulentiers en son lieu retourne.

LXXVII

Item, et à mon plus que pere,
Maistre Guillaume de Villon
Qui esté m'a plus doulx que mere
A enfant levé de maillon [maillot],
— Degeté m'a de maint bouillon [sauvé de mainte aventure],
Et de cestuy pas ne s'esjoye [réjouit],
Si luy requiers à genouillon
Qu'il m'en laisse toute la joye —

LXXVIII

Je luy donne ma librairie,
Et le *Rommant du Pet au Deable*,
Lequel maistre Guy Tabarie
Grossa [copia] qui est homs [homme] veritable.
Par cayers [cahiers] est soubz une table.
Combien qu'il soit rudement [maladroitement] fait,
La matiere est si tres notable,
Qu'elle amende [rachète] tout le mesfait.

LXXIX

Item, donne à ma povre mere
Pour saluer Nostre Maistresse,
Qui pour moy ot [souffrit] douleur amere,
Dieu le scet, et mainte tristesse :

— Autre chastel n'ay, ne fortresse,
Où me retraye [où je me retire] corps et ame,
Quand sur moy court malle destresse,
Ne ma mere, la povre femme ! —

BALLADE

QUE VILLON FEIT A LA REQUESTE DE SA MERE
POUR PRIER NOSTRE DAME

Dame des cieulx, regente terrienne [reine de la terre],
Emperiere des infernaux paluz [des marais de l'enfer],
Recevez moy, vostre humble chrestienne,
Que comprinse soye entre vos esleuz,
Ce non obstant [malgré que] qu'oncques riens ne valuz.
Les biens de vous, ma dame et ma maistresse,
Sont trop plus grans que ne suis pecheresse.
Sans lesquelz biens ame ne peut merir [mériter]
N'avoir les cieulx, je n'en suis jangleresse [menteuse].
En ceste foy je vueil [veux] vivre et mourir.

A vostre Filz dictes que je suis sienne ;
De luy soyent mes pechiez aboluz [abolis] ;
Pardonne moy comme à l'Egipcienne,
Ou comme il feist au clerc Theophilus,
Lequel par vous fut quitte et absoluz [absous],
Combien qu'il eust au deable fait promesse.
Preservez moy, que face ja mais ce,
Vierge portant, sans rompure encourir,
Le sacrement qu'on celebre à la messe.
En ceste foy je vueil vivre et mourir.

Femme je suis povrette et ancienne,
Qui riens ne sçay ; oncques lettre ne leuz.
Au moustier voy [je vois] dont suis paroissienne
Paradis paint, où sont harpes et luz [luths],
Et ung enfer où dampnez sont boulluz [bouillis] ;
L'ung me fait paour, l'autre joye et liesse.
La joye avoir me fay, haulte Deesse,
A qui pecheurs doivent tous recourir,

Comblez de foy, sans fainte ne paresse.
En ceste foy je vueil vivre et mourir.

Envoi.

Nous portastes, digne Vierge, princesse,
Jesus regnant, qui n'a ne fin ne cesse.
Le Tout Puissant, prenant nostre foiblesse,
Laissa les cieulx et nous vint secourir,
Offrit à mort sa très chière jeunesse.
Nostre Seigneur tel est, tel le confesse,
En ceste foy je vueil vivre et mourir.

LXXX

Item, m'amour, ma chiere rose,
Ne luy laisse ne cuer ne foye :
Elle aimeroit mieulx autre chose,
Combien qu'elle ait assez monnoye :
Quoy ? une grant bource de soye,
Plaine d'escuz, parfonde [profonde] et large :
Mais pendu soit il — que je soye —
Qui luy lairra escu ne targe.

LXXXI

Car elle en a, sans moy, assez,
Mais de cela il ne m'en chault ;
Mes plus grans dueilz en sont passez :
Plus n'en ay le croppion chault.
Si m'en desmetz aux hoirs Michault,
. . . . . .
Priez pour luy, faictes ung sault :
A Saint Satur gist [il demeure], soubz Sancerre.

LXXXII

Ce non obstant, pour m'acquitter
Envers Amours, plus qu'envers elle,

Car oncques n'y peuz acquester [acquérir]
D'espoir une seule estincelle ;
— Je ne sçay s'à tous si rebelle
A esté : ce m'est grant esmoy ;
Mais, par sainte Marie la belle !
Je n'y voy que rire pour moy —

LXXXIII

Ceste ballade luy envoye,
Qui se termine tout par R.
Qui la portera ? que je voye :
Ce sera Pernet de la Barre,
Pourveu, s'il rencontre en son erre [en son chemin]
Ma damoiselle au nez tortu,
Il luy dira, sans plus enquerre :
« Orde [vilaine] paillarde, dont viens tu ? »

VILLON A S'AMYE

Faulse beaulté, qui tant me couste chier,
Rude en effect, ypocrite doulceur ;
Amour dure, plus que fer, à maschier ;
Nommer que puis de ma desfaçon seur [sûr de mon malheur],
Cherme felon, la mort d'ung povre cuer,
Orgueil mussé [caché], qui gens met au mourir ;
Keulx sans pitié ! ne veult droicte rigueur,
Sans empirer, ung povre secourir ?

Mieulx m'eust valu avoir esté serchier [chercher]
Ailleurs secours, c'eust esté mon onneur.
Rien ne m'eust sceu hors de ce fait hachier ;
Trotter m'en fault en fuyte, à deshonneur.
Haro, haro, le grant et le mineur !
Et qu'est ce cy ? mourray, sans coup ferir,
Ou pitié veult, selon ceste teneur,
Sans empirer, ung povre secourir.

Ung temps viendra, qui fera dessechier,
Jaunir, flestrir, vostre espanye [épanouie] fleur :
Je m'en risse, s'enfant peusse marchier
Lors — mais nennil — ce seroit donc foleur [folie].
Las, viel seray ; vous, laide, sans couleur,
Or, beuvez fort, tant que ru [ruisseau] peut courir.
Ne donnez pas à tous ceste douleur,
Sans empirer, ung povre secourir.

Envoi.

Prince amoureux, des amans le greigneur [le plus grand],
Vostre mal gré ne vouldroye encourir ;
Mais tout franc cuer doit, pour Nostre Seigneur,
Sans empirer, ung povre secourir.

LXXXIV

Item, à maistre Ythier Marchant
Auquel mon branc laissay jadis,
Donne — mais qu'il le mette en chant —
Ce lay, contenant des vers dix ;
Et — au luz [luth] — ung *De profundis*
Pour ses anciennes amours,
Desquelles le nom je ne diz,
Car il me hairoit à tous jours [à jamais].

RONDEAU

Mort, j'appelle de ta rigueur,
Qui m'as ma maistresse ravie,
Et n'es pas encore assouvie,
Se tu ne me tiens en langueur.
Onc puis n'eus force ne vigueur ;
Mais que te nuysoit elle en vie,
Mort ?
Deux estions, et n'avions qu'ung cuer ;
S'il est mort, force est que devie,
Voire, ou que je vive sans vie,
Comme les images, par cuer,
Mort !

LXXXV

Item, à maistre Jehan Cornu,
Autre nouveau lais lui vueil faire,
Car il m'a tousjours secouru
A mon grant besoing et affaire :
Pour ce, le jardin luy transfere,
Que maistre Pierre Bobignon
M'arenta [donna comme rente], en faisant refaire
L'uys [la porte] et redrecier le pignon.

LXXXVI

Par faulte d'ung uys, j'y perdis
Ung grez [pavé] et ung manche de houe.
Alors, huit faulcons, non pas dix,
N'y eussent pas prins une aloue [alouette].
L'ostel est seur, mais qu'on le cloue [ferme].
Pour enseigne y mis ung havet [crochet] ;
Qui que l'ait prins, point ne l'en loue :
Sanglante nuyt et bas chevet.

LXXXVII

Item, et pource que la femme
De maistre Pierre Saint Amant
— Combien, se coulpe y a à l'ame,
Dieu luy pardonne doulcement ! —
Me mist ou renc de caymant,
Pour le *Cheval Blanc* qui ne bouge,
Luy changeray une jument,
Et *la Mulle* à [en] ung *Asne Rouge*.

LXXXVIII

Item, donne à sire Denys
Hesselin, esleu de Paris,
Quatorze muys de vin d'Aulnis,
Prins sur Turgis, à mes perilz.

S'il en beuvoit tant que periz
En fust son sens et sa raison,
Qu'on mette de l'eau es [dans les] barilz :
Vin per [perd] mainte bonne maison.

LXXXIX

Item, donne à mon advocat,
Maistre Guillaume Charruau,
Quoy ? que Marchant ot pour estat,
Mon branc... Je me tais du fourreau.
Il aura, avec ce, ung reau [pièce d'or]
En change, affin que sa bource enfle,
Prins sur la chaussée et carreau
De la grant cousture [culture] du Temple.

XC

Item, mon procureur Fournier
Aura, pour toutes ses corvées
— Simple seroit de l'espargnier —
En ma bource quatre havées [poignées]
Car maintes causes m'a sauvées,
Justes, ainsi — Jhesu Christ m'aide ! —
Comme elles ont esté trouvées ;
Mais bon droit a bon mestier [besoin] d'aide.

XCI

Item, je donne à maistre Jaques
Raguier *le Grant Godet*, de Greve,
Pourveu qu'il payera quatre plaques [monnaies de cuivre],
Deust il vendre, quoy qu'il luy griefve,
Ce dont on cueuvre mol et greve ;
Aller sans chausse, en eschappin [escarpin],
Se sans moy boit, assiet ou lieve,
Au trou de *la Pomme de Pin.*

XCII

Item, quant est de Merebeuf
Et de Nicolas de Louviers,
Vache ne leur donne ne beuf,
Car vachiers ne sont, ne bouviers,
Mais gens à porter esperviers,
— Ne cuidez pas que je me joue —
Et pour prendre perdriz, plouviers,
Sans faillir, sur la Maschecoue.

XCIII

Item, viengne Robin Turgis
A moy, je luy paieray son vin,
Combien, s'il treuve mon logis,
Plus fort sera que le devin.
Le droit lui donne d'eschevin,
Qu'ay comme enfant né de Paris.
Se je parle ung peu poictevin,
Ice m'ont deux dames apris.

XCIV

Elles sont très belles et gentes [jolies],
Demourans à Saint Generou,
Pres Saint Julien de Voventes,
Marche de Bretaigne ou Poictou.
Mais i ne di proprement où
Yqelles passent tous les jours ;
M'arme ! i ne seu mie si fou.
Car i vueil [je veux] celer mes amours.

XCV

Item, à Jehan Raguier je donne,
Qui est sergent, voire des Douze,
— Tant qu'il vivra, ainsi l'ordonne —
Tous les jours une tallemouse [un gâteau],

Pour bouter et fourrer sa mouse [son museau],
Prinse à la table de Bailly ;
A Maubué sa gorge arrouse,
Car au mengier n'a pas failly.

XCVI

Item, donne au Prince des Sotz
Pour ung bon sot Michault du Four,
Qui à la fois dit de bons motz
Et chante bien : *Ma doulce amour !*
Je lui donne, avec le bonjour ;
Brief, mais qu'il fust ung peu en point,
Il est ung droit sot de sejour,
Et est plaisant où il n'est point.

XCVII

Item, aux Unze Vingtz Sergens
Donne, car leur fait est honneste
Et sont bonnes et doulces gens,
Denis Richier et Jehan Vallette,
A chascun une grant cornete [ruban de soie],
Pour pendre à leurs chappeaulx de faultre.
J'entends à ceulx à pié, hohete !
Car je n'ay que faire des autres.

XCVIII

De rechief, je donne à Pernet,
— J'entens le bastart de la Barre —
Pour ce qu'il est beau filz et net,
En son escu, en lieu de barre,
Trois dez plombez, de bonne carre [dimension],
Ou ung beau joly jeu de cartes...
. . . . . .
En oultre aura les fievres quartes.

XCIX

Item, ne vueil plus que Cholet
Dolle [racle], trenche, douve ne boise [garnisse de bois],
Relie broc ne tonnelet,
Mais tous ses houstilz [outils] changer voise [aille],
A [pour] une espée lyonnoise,
Et retiengne le hutinet [maillet] :
Combien qu'il n'ayme bruyt ne noise,
Si luy plaist il ung tantinet.

C

Item, je donne à Jehan le Lou,
Homme de bien et bon marchant,
Pour ce qu'il est linget [mince] et flou,
Et que Cholet est mal serchant,
Ung beau petit chiennet couchant
Qui ne laira poullaille en voye,
Ung long tabart et bien cachant
Pour les musser [cacher], qu'on ne les voye.

CI

Item, à l'Orfevre de boys,
Donne cent clouz, queues et testes,
De gingembre sarrazinois,
Non pas pour acomplir ses boetes,
Mais pour conjoindre culz en coetes,
Et couldre jambons et andoulles,
Tant que le lait en monte es tetes,
Et le sang en devalle es coulles.

CII

Au cappitaine Jehan Riou,
Tant pour luy que pour ses archiers,
Je donne six hures de lou,
Qui n'est pas viande à porchiers,

Prins à gros mastins de bouchiers,
Et cuites en vin de buffet.
Pour mengier de ces morceaulx chiers,
On en feroit bien ung malfait.

CIII

C'est viande ung peu plus pesante,
Que duvet, ne plume, ne liege.
Elle est bonne à porter en tente,
Ou pour user en quelque siege.
S'ilz estoient prins en un piege,
Que ces mastins ne sceussent courre,
J'ordonne, moy qui suis bon miege [médecin],
Que des peaulx, sur l'iver, se fourre.

CIV

Item, à Robinet Trascaille,
Qui en service s'est bien fait,
— A pié ne va comme une caille,
Mais sur rouan [cheval roux] gros et reffaict —
Je luy donne, de mon buffet,
Une jatte qu'emprunter n'ose ;
Si aura mesnage parfait :
Plus ne luy failloit [il ne lui manquait rien] autre chose.

CV

Item, donne à Perrot Girart,
Barbier juré du Bourg la Royne,
Deux bacins et ung coquemart,
Puis qu'à gaigner met telle paine,
Des ans y a demi douzaine.
Qu'en son hostel, de cochons gras
M'apatella [il me nourrit] une sepmaine,
Tesmoing l'abesse de Pourras.

CVI

Item, aux Freres mendians,
Aux Devotes et aux Beguines,
Tant de Paris que d'Orléans,
Tant Turlupins que Turlupines,
De grasses souppes jacoppines
Et flaons leur fais oblacion ;
Et puis après, soubz les courtines,
Parler de contemplacion.

CVII

Si ne suis je pas qui leur donne,
Mais de tous enffans sont les meres,
Et Dieu, qui ainsi les guerdonne [récompense],
Pour qui seuffrent paines ameres.
Il faut qu'ilz vivent, les beaulx peres,
Et mesmement ceulx de Paris.
S'ilz font plaisir à nos commeres,
Ilz ayment ainsi leurs maris.

CVIII

Quoy que maistre Jehan de Poullieu
En voulsist dire, *et reliqua*,
Contraint et en publique lieu,
Voulsist ou non, s'en revoqua.
Maistre Jehan de Mehun s'en moqua.
De leur façon si fist Mathieu.
Mais on doit honnorer ce qu'a
Honnoré l'Eglise de Dieu.

CIX

Si me soubmectz — leur serviteur
En tout ce que puis faire et dire
A les honnorer de bon cuer,
Et servir, sans y contredire ;

L'homme bien fol est d'en mesdire,
Car, soit à part ou en preschier,
Ou ailleurs, il ne fault pas dire,
Se gens sont pour eux revenchier [se venger].

CX

Item, je donne à frere Baude,
Demourant en l'ostel des Carmes,
Portant chiere [visage] hardie et baude [joyeux],
Une sallade et deux guysarmes,
Qué de Tusta et ses gens d'armes
Ne lui riblent [pillent] sa caige vert.
Viel est : s'il ne se rent aux armes,
C'est bien le deable de Vauvert.

CXI

Item, pour ce que le Scelleur
Maint estront [étron] de mouche a masché,
Donne — car homme est de valeur —
Son seau davantage craché,
Et qu'il ait le poulce escaché,
Pour tout empreindre à une voye ;
J'entens celluy de l'Evesché,
Car les autres, Dieu les pourvoye !

CXII

Quant des auditeurs messeigneurs,
Leur granche [grange] ilz auront lambroissée [lambrissée] ;
Et ceulx qui ont les culz rongneux,
Chascun une chaire percée
Mais qu'à la petite Macée
D'Orléans, qui ot ma sainture,
L'amende soit bien hault tauxée [taxée] :
Elle est une mauvaise ordure.

CXIII

Item, donne à maistre Françoys,
Promoteur de la Vacquerie,
Ung hault gorgerin d'escossoys,
Toutesfois sans orfaverie ;
Car, quant receut chevallerie,
Il maugréa Dieu et sainct George.
Parler n'en oit qui ne s'en rie,
Comme enraigé, à plaine gorge.

CXIV

Item à maistre Jehan Laurens,
Qui a les povres yeulx si rouges,
Pour le pechié de ses parens
Qui burent en barilz et courges,
Je donne l'envers de mes bouges [poches],
Pour tous les matins les torcher ;
S'il fust arcevesque de Bourges,
Du sendail eust [il aurait eu], mais il est chier.

CXV

Item, à maistre Jehan Cotart,
Mon procureur en court d'Eglise,
Devoye environ ung patart [monnaie d'Artois],
— Car à present bien m'en advise —
Quant chicaner me feist Denise,
Disant que l'avoye mauldicte ;
Pour son ame, qu'es cieulx soit mise !
Cette oroison j'ay cy escripte.

BALLADE ET OROISON

Pere Noé, qui plantastes la vigne,
Vous aussi, Loth, qui beustes ou [au] rochier,
Par tel party qu'Amours, qui gens engigne,
De vos filles si vous feist approuchier

— Pas ne le dy pour vous le reprouchier, —
Archetriclin, qui bien sceustes cest art,
Tous trois vous pry qu'o [avec] vous vueillez perchier
L'ame du bon feu maistre Jehan Cotart !

Jadis extraict il fut de vostre ligne [race],
Luy qui beuvoit du meilleur et plus chier ;
Et ne deust il avoir vaillant ung pigne [peigne],
Certes, sur tous, c'estoit ung bon archier ;
On ne luy sceut pot des mains arrachier ;
De bien boire ne fut oncques fetart [paresseux].
Nobles seigneurs, ne souffrez empeschier
L'ame du bon feu maistre Jehan Cotart !

Comme homme beu [ivre] qui chancelle et trepigne
L'ay veu souvent, quand il s'alloit couchier ;
Et une fois il se feist une bigne [bosse],
Bien m'en souvient, à l'estal d'ung bouchier,
Brief, on n'eust sceu en ce monde serchier
Meilleur pion [buveur], pour boire tost et tart.
Faictes entrer quand vous l'orrez huchier
L'ame du bon feu maistre Jehan Cotart.

Envoi.

Prince, il n'eust sceu jusqu'à terre crachier ;
Tousjours crioit : « Haro, la gorge m'art [me brûle] ! »
Et si ne sceust oncq sa seuf estanchier.
L'ame du bon feu maistre Jehan Cotart !

CXVI

Item, vueil que le jeune Merle
Desormais gouverne mon change,
Car de changer envys [à contre-cœur] me mesle,
Peurveu que tousjours baille en change,
Soit à privé soit à estrange,
Pour trois escus, six brettes targes [boucliers bretons],
Pour deux angelos, ung grant ange :
Amans si doivent estre larges.

CXVII

Item, j'ay sceu, en ce voyage,
Que mes trois povres orphelins
Sont creuz et deviennent en aage,
Et n'ont pas testes de belins [moutons],
Et qu'enfans d'icy à Salins
N'a mieulx sachans leur tour d'escolle.
Or, par l'ordre des Mathelins,
Telle jeunesse n'est pas folle.

CXVIII

Si vueil qu'ilz voisent [aillent] à l'estude ;
Où ? sur maistre Pierre Richier.
Le *Donat* est pour eulx trop rude :
Jà ne les y vueil empeschier.
Ils sauront, je l'ayme plus chier :
Ave salus, tibi decus,
Sans plus grans lettres enserchier :
Tousjours n'ont pas clers l'au dessus.

CXIX

Cecy estudient, et ho !
Plus proceder je leur deffens.
Quant d'entendre le grant *Credo*,
Trop fort il est pour telz enfans.
Mon long tabart en deux je fens :
Si vueil que la moitié s'en vende,
Pour leur en acheter des flaons,
Car jeunesse est ung peu friande.

CXX

Et vueil qu'ilz soient informez
En meurs, quoy que couste bature [les coups] ;
Chaperons auront enfourmez [enfoncés],
Et les poulces sur la saincture ;

Humbles à toute créature,
Disans : *Han ? Quoy ? Il n'en est rien !*
Si diront gens, par adventure :
« Vecy enfans de lieu de bien ! »

CXXI

Item, et mes povres clergons,
Auxquelz mes tiltres resigné,
— Beaulx enfans et droiz comme jons
Les voyant, m'en desaisiné [je m'en déssaisis],—
Cens recevoir leur assigné,
Seur comme qui l'auroit en paulme,
A ung certain jour consigné,
Sur l'ostel de Gueuldry Guillaume.

CXXII

Quoy que jeunes et esbatans
Soient, en riens ne me desplaist ;
Dedens trente ans ou quarante ans
Bien autres seront, se Dieu plaist.
Il fait mal qui ne leur complaist.
Ilz sont tres beaulx enfans et gens ;
Et qui les bat ne fiert [ou frappe], fol est,
Car enfans si deviennent gens.

CXXIII

Les bources des Dix et Huit Clers
Auront ; je m'y vueil travaillier :
Pas ilz ne dorment comme loirs,
Qui trois mois sont sans resveillier.
Au fort, triste est le sommeiller
Qui fait aiser jeune en jeunesse,
Tant qu'en fin lui faille veiller,
Quant reposer deust en viellesse.

CXXIV

Si en escrips au collateur
Lettres semblables et pareilles :
Or prient pour leur bienfaiteur,
Ou qu'on leur tire les oreilles.
Aucunes gens ont grans merveilles,
Que tant m'encline envers ces deux ;
Mais, foy que doy festes et veilles,
Oncques ne vy les meres d'eulx !

CXXV

Item, donne à Michault Cul-d'Oue
Et à sire Charlot Taranne,
Cent solz. S'ilz demandent : « prins où ? »
Ne leur chault [qu'il ne leur importe] ; ils vendront de manne ;
Et unes houses de basanne,
Autant empeigne que semelle ;
Pourveu qu'ils me salueront Jehanne,
Et autant une autre comme elle.

CXXVI

Item, au seigneur de Grigny,
Auquel jadis laissé Vicestre,
Je donne la tour de Billy
Pourveu, se huys y a ne fenestre
Qui soit ne debout ne en estre,
Qu'il mette tres bien tout à point
Face argent à destre, à senestre
Il m'en fault, et il n'en a point.

CXXVII

Item, à Thibault de la Garde :
Thibault ? je mens, il a nom Jehan ;
Que luy donray je, que ne perde ?
— Assez ay perdu tout cest an —

Dieu y vueille pourveoir, *amen...!* —
Le Barillet ? par m'ame, voire !
Genevoys est plus ancien
Et a plus beau nez pour y boire.

CXXVIII

Item, je donne à Basanier,
Notaire et greffier criminel,
De giroffle plain ung pannier,
Prins sur maistre Jehan de Rueil.
Tant à Mautaint tant à Rosnel :
Et, avec ce don de giroffle,
Servir, de cuer gent et ysnel [rapide],
Le seigneur qui sert saint Cristofle.

CXXIX

Auquel ceste ballade donne,
Pour sa dame, qui tous biens a.
S'Amour ainsi tous ne guerdonne,
Je ne m'esbays de cela ;
Car au Pas conquester l'ala
Que tint Regnier, roy de Cecille [Sicile],
Où si bien fist et peu parla
Qu'onques Hector fist ne Troïlle.

BALLADE

QUE VILLON DONNA A UN GENTILHOMME, NOUVELLEMENT MARIÉ, POUR L'ENVOYER A SON ESPOUSE PAR LUY CONQUISE A L'ESPÉE.

Au poinct du jour, que l'esprevier se bat
Meu de plaisir et par noble coustume.
Broie maulvilz et de joye s'esbat,
Reçoit son per et se joingt à sa plume :
Offrir vous vueil [je vous veux] — à ce desir m'alume —
Joyeusement ce qu'aux amans bon semble.
Sachez qu'Amour l'escript en son volume.
Et c'est la fin pour quoy sommes ensemble.

Dame serez de mon cuer sans debat,
Entierement, jusques [jusqu'à ce que] mort me consume.
Porier souef qui pour mon droit combat,
Olivier franc, m'ostant toute amertume,
Raison ne veult que je desacoustume,
Et en ce vueil avec elle m'assemble
De vous servir, mais que m'y acoustume;
Et c'est la fin pour quoy sommes ensemble.

Et qui plus est, quant dueil sur moy s'embat [s'abat],
Par fortune qui souvent si se fume,
Vostre doulx œil sa malice rabat,
Ne mais ne moins que le vent faict la plume.
Si ne pers pas la graine que je sume [sème]
En vostre champ, quant le fruit me ressemble.
Dieu m'ordonne que le fouysse et fume;
Et c'est la fin pour quoy sommes ensemble.

Envoi.

Princesse, oyez ce que cy vous resume:
Que le mien cuer du vostre desassemble [séparé]
Ja ne sera; tant de vous en presume;
Et c'est la fin pour quoy sommes ensemble.

CXXX

Item, à sire Jehan Perdrier,
Riens, n'à Françoys, son second frere.
Si m'ont tousjours voulu aider,
Et de leurs biens faire confrere;
Combien que [bien que] Françoys, mon compere,
Langues cuisant, flambans et rouges,
My commandement my priere,
Me recommanda fort à Bourges.

CXXXI

Si allé veoir en *Taillevent.*
Ou [au] chappitre de fricassure,

Tout au long, derriere et devant,
Lequel n'en parle jus ne sure [d'une manière ni d'une autre].
Mais Macquaire, je vous asseure,
A tout le poil cuisant ung deable,
Affin que sentist bon l'arsure [la tristesse],
Ce *recipe* m'escript, sans fable.

BALLADE

En reagal (1), en arcenic rochier ;
En orpiment, en salpestre et chaulx vive ;
En plomb boullant, pour mieulx les esmorchier [préparer] ;
En suif et poix, destrempez de lessive
Faicte d'estrons et de pissat de juifve ;
En lavaille de jambes à meseaulx [lépreux] ;
En racleure de piez et vielz houseaulx ;
En sang d'aspic et drogues venimeuses ;
En fiel de loups, de regnars et blereaulx,
Soient frittes ces langues envieuses !

En cervelle de chat qui hayt peschier,
Noir, et si viel qu'il n'ait dent en gencive ;
D'ung viel mastin, qui vault bien aussi chier,
Tout enragé, en sa bave et salive ;
En l'escume d'une mulle poussive,
Detrenchée menu à bons ciseaulx ;
En eau où ratz plongent groings et museaulx,
Raines [grenouilles], crappaulx, telz bestes dangereuses,
Serpens, lesars, et telz nobles oyseaulx,
Soient frittes ces langues envieuses !

En sublimé, dangereux à touchier,
Et ou nombril d'une couleuvre vive ;
Ou sang qu'on voit es paletes sechier,
Chez les barbiers, quant pleine lune arrive,
Dont l'ung est noir, l'autre plus vert que cive [ciboule],
En chancre et fiz [tumeur], et en ces ors cuveaulx [ces sales cuveaux]

(1) Sulfure rouge d'arsenic.

Où nourrisses essangent leurs drappeaulx [lessivent leurs
En petits baings de filles amoureuses [linges];
— Qui ne m'entent n'a suivy les bordeaulx —
Soient frittes ces langues envieuses !

Envoi.

Prince, passez tous ces frians morceaulx,
S'estamine n'avez, sacs ne bluteaulx,
Parmy le fons d'unes brayes breneuses ;
Mais, par avant, en estrons de pourceaulx
Soient frittes ces langues envieuses !

CXXXII

Item, à maistre Andry Courault,
Les Contreditz Franc Gontier mande :
Quant du Tirant seant en hault,
A cestuy là riens ne demande.
Le Saige ne veult que contende [s'élève]
Contre puissant povre homme las,
Affin que ses fillez ne tende
Et que ne trebuche en ses las [lacs].

CXXXIII

Gontier ne crains : il n'a nulz hommes
Et mieulx que moy n'est herité ;
Mais en ce debat cy nous sommes,
Car il loue sa povreté,
Estre povre, yver et esté,
Et à felicité repute
Ce que tiens à maleureté [malheur].
Lequel a tort ? Or en dispute.

BALLADE

INTITULÉE : *Les Contreditz de Franc Gontier.*

Sur mol duvet assis, ung gras chanoine,
Lez [près d'] ung brasier, en chambre bien natée,
A son costé gisant dame Sidoine,
Blanche, tendre, polie et attintée [parée] :
Boire ypocras, à jour et à nuytée,
Rire, jouer, mignonner et baiser,
Et nu à nu, pour mieulx des corps s'aiser,
Les vy tous deux, par ung trou de mortaise :
Lors je congneuz que, pour dueil appaiser,
Il n'est tresor que de vivre à son aise.

Se Franc Gontier et sa compaigne Helaine
Eussent ceste doulce vie hantée [menée],
D'ongnons, civoz, qui causent fort alaine,
N'acontassent une bise tostée.
Tout leur mathon [lait caillé], ne toute leur potée,
Ne prise ung ail, je le dy sans noysier [querelle].
S'ilz se vantent coucher soubz le rosier,
Lequel vault mieulx : lict costoyé de chaise ?
Qu'en dictes-vous ? Faut-il à ce musier [réfléchir] ?
Il n'est tresor que de vivre à son aise.

De gros pain bis vivent, d'orge, d'avoine,
Et boivent eau, tout au long de l'anée.
Tous les oyseaulx d'ici en Babiloine,
A tel escot [de telle façon] une seule journée
Ne me tendroient, non une matinée.
Or s'esbate, de par Dieu, Franc Gontier,
Helaine o [avec] luy, soubz le bel esglantier ;
Se bien leur est, n'ay cause qu'il me poise [qu'il m'en soucie] :
Mais, quoy que soit du laboureux mestier,
Il n'est tresor que de vivre à son aise.

Envoi.

Prince, jugez, pour tous nous accorder.
Quant est à moy, mais qu'à nul n'en desplaise,

Petit enfant, j'ay oy recorder [rappeler] :
Il n'est tresor que de vivre à son aise.

CXXXIV

Item, pour ce que scet sa Bible
Madamoiselle de Bruyeres,
Donne [j'accorde de] preschier, hors l'Evangille,
A elle et à ses bachelieres,
Pour retraire ces villotieres [femmes de mauvaise vie]
Qui ont le bec si affillé,
Mais que ce soit hors cymetieres,
Trop bien au marchié au fillé.

BALLADE

DES FEMMES DE PARIS

Quoy qu'on tient [tienne pour] belles langagieres
Florentines, Veniciennes,
Assez pour estre messagieres,
Et mesmement les anciennes ;
Mais, soient Lombardes, Rommaines,
Genevoises, à mes perilz,
Pimontoises, Savoisiennes,
Il n'est bon bec que de Paris.

De très beau parler tiennent chayeres [chaires],
Se dit on, les Neapolitaines,
Et sont tres bonnes caquetieres
Allemandes et Pruciennes ;
Soient Grecques, Egipciennes,
De Hongrie ou d'autre pays,
Espaignolles ou Castellaines,
Il n'est bon bec que de Paris.

Brettes [Bretonnes], Suysses, n'y sçavent guieres,
Gasconnes, n'aussi Toulousaines ;
De Petit Pont deux haranguieres
Les concluront [réduiront au silence] ; et les Lorraines,

Engloises et Calaisiennes,
— Ay je beaucoup de lieux compris ? —
Picardes de Valenciennes ;
Il n'est bon bec que de Paris.

Envoi.

Prince, aux dames Parisiennes
De beau parler donne le pris ;
Quoy qu'on die [dise] d'Italiennes,
Il n'est bon bec que de Paris.

CXXXV

Regarde m'en deux, trois, assises
Sur le bas du ply de leurs robes,
En ces moustiers, en ces eglises ;
Tire toy pres, et ne te hobes [bouges];
Tu trouveras là que Macrobes
Oncques ne fist tels jugemens !
Entens : quelque chose en desrobes ;
Ce sont tres beaulx enseignemens.

CXXXVI

Item, et au mont de Montmartre,
Qui est ung lieu moult ancien,
Je luy donne et adjoings le tertre
Qu'on dit le mont Valerien ;
Et, oultre plus [en outre], ung quartier d'an
Du pardon qu'apporté de Romme :
Sy ira maint bon crestien
Voir l'abbaye où il n'entre homme.

CXXXVII

Item, varletz et chamberieres [femmes de chambre]
De bons hostelz — rien ne me nuyt —
Feront tartes, flaons et goyeres [tartes au fromage],

Et grant raillias [régal] à mynuit :
Riens n'y font sept pintes ne huit,
Tant que gisent seigneur et dame.
Puis après, sans mener grand bruit,
Je leur ramentoy [rappelais] le jeu d'asne.

CXXXVIII

Item, et à filles de bien,
Qui ont peres, meres et antes [tantes],
Par m'ame ! je ne donne rien,
Car j'ay tout donné aux servantes.
Sy fussent ilz de peu contentes,
Grant bien leur fissent mains loppins,
Aux povres filles endementes [qui, pendant ce temps-là],
Qui se perdent aux Jacoppins,

CXXXIX

Aux Celestins et aux Chartreux ;
Quoy que vie mainent estroite,
Si ont ilz largement entre eulx,
Dont povres filles ont souffrete [disette] :
Tesmoing Jaqueline et Perrete,
Et Ysabeau, qui dit : enné ! [par ma foi !]
Puis qu'ilz en ont telle disette,
A paine en seroit on damné.

CXL

Item, à la Grosse Margot,
Tres doulce face et pourtraicture,
Foy que doy *Brelare Bigod*,
Assez devote creature,
Je l'aime de propre nature,
Et elle moy, la doulce sade [mignonne].
Qui la trouvera d'aventure,
Qu'on luy lise ceste ballade.

BALLADE

DE VILLON ET DE LA GROSSE MARGOT

Se j'ayme et sers la belle de bon hait,
M'en devez vous tenir à vil ne sot ?
Elle a en soy des biens à fin souhait.
Pour son amour sains bouclier et passot.
Quand viennent gens, je cours et happe ung pot :
Au vin m'en fuiz, sans demener grand bruit.
Je leur tens eau, frommage, pain et fruit,
S'ilz paient bien, je leur dis : : « Bene stat :
Retournez cy, quand vous serez en ruit,
En ce bordeau où tenons nostre estat !

Mais, adoncques, il y a grant deshait,
Quant sans argent s'en vient coucher Margot ;
Veoir ne la puis ; mon cuer à mort la hait.
Sa robe prens, demy saint ou surcot :
Si luy jure qu'il tiendra pour l'escot.
Par les costés se prent ; c'est Antecrist ;
Crie et jure, par la mort Jhesucrist,
Que non sera. Lors j'empongne ung esclat :
Dessus son nez luy en fais ung escript,
En ce bordeau où tenons nostre estat.

Puis paix se fait, et me fait ung gros pet,
Plus enflée qu'ung venimeux escharbot,
Riant, m'assiet son poing sur mon sommet,
Gogo me dit, et me fiert le jambot.
Tous deux yvres, dormons comme ung sabot :
Et, au resveil, quand le ventre luy bruit,
Monte sur moy, que ne gaste son fruit.
Soubz elle geins ; plus qu'un aiz me fait plat ;
De paillarder tout elle me destruit,
En ce bordeau où tenons nostre estat.

Envoi.

Vente, gresle, gelle, j'ay mon pain cuit!
Me suis paillard, la paillarde me duit.
Lequel vault mieux? Chascun bien s'entresuit.
L'ung vault l'autre : c'est à mau chat mau rat.
Ordure amons, ordure nous assuit.
Nous déffuyons onneur, il nous déffuit,
En ce bordeau où tenons nostre estat.

CXLI

Item, à Marion l'Ydolle,
Et la grant Jehanne de Bretaigne,
Donne tenir publique escolle,
Où l'escollier le maistre enseigne.
Lieu n'est où ce marché ne tiengne,
Si non en la grisle [prison] de Mehun;
De quoy je dis : « Fy de l'enseigne,
Puis que l'ouvraige est si commun! »

CXLII

Item, et à Noel Joliz,
Autre chose je ne luy donne,
Fors plain poing d'osiers frez cueilliz
En mon jardin; je l'abandonne.
Chastoy [réprimande] est une belle aulmosne :
Ame n'en doit estre marry.
Unze vings coups luy en ordonne,
Livrez par la main de Henry.

CXLIII

Item, ne sçay qu'à l'Ostel Dieu
Donner, n'à povres hospitaulx;
Bourdes n'ont icy temps ne lieu,
Car povres gens ont assez maulx.

Chascun leur envoye leurs oz.
Les Mendians ont eu mon oye :
Au fort, ilz en auront les oz :
A menue gent menue monnoye.

CXLIV

Item, je donne à mon barbier,
Qui se nomme Colin Galerne,
Pres voisin d'Angelot l'erbier,
Ung gros glasson... Prins où ? En Marne
Affin qu'à son ayse s'yverne.
De l'estomac le tiengne pres.
Se l'yver ainsi se gouverne,
Ja n'aura chault l'esté d'après.

CXLV

Item, riens aux Enfans Trouvez ;
Mais les perdus faut que consolle.
Si doivent estre retrouvez,
Par droit, sur Marion l'Ydolle.
Une leçon de mon escolle
Leur lairay, qui ne dure guere.
Teste n'ayent dure ne folle ;
Escoutent ! car c'est la derniere !

BELLE LEÇON

DE VILLON AUX ENFANS PERDUZ

Beaulx enfans, vous perdez la plus
Belle rose de vo chappeau,
Mes clers pres prenans comme glus ;
Se vous allez à Montpipeau
Ou à Rueil, gardez la peau
Car, pour s'esbatre en ces deux lieux,
Cuidant que vaulsist le rappeau [rappel],
La perdit Colin des Cayeulx.

Ce n'est pas ung jeu de trois mailles,
Où va corps, et peut estre l'ame.
Qui pert, riens n'y sont repentailles,
Qu'on n'en meure à honte et diffame.
Et qui gaigne n'a pas à femme
Dido la royne de Cartage.
L'homme donc est fol et infame,
Qui, pour si peu, couche tel gage.

Qu'ung chascun encore m'escoute :
On dit, et il est verité,
Que charrettée se boit toute,
Au feu l'yver, au bois l'esté.
S'argent avez, il n'est enté [fixé] ;
Mais le despendez tost et viste.
Qui en voyez vous herité ?
Jamais mal acquest ne prouffite.

BALLADE

DE BONNE DOCTRINE
A CEUX DE MAUVAISE VIE

Car ou soies [que tu soies] porteur de bulles,
Pipeur [voleur] ou hasardeur [tricheur] de dez,
Tailleur de faux coings, tu te brusles,
Comme ceulx qui sont eschaudez,
Traistres parjurs, de foy vuydez ;
Soies larron, ravis ou pilles :
Où en va l'acquest [profit], que cuidez ? [que croyez-vous ?]
Tout aux tavernes et aux filles.

Ryme, raille, cymballe, luttes,
Comme fol, fainctif [trompeur], eshontez ;
Farce, broulle [fais de la sorcellerie], joue des fleustes ;
Fais, es villes et es citez,
Farces, jeux et moralitez ;
Gaigne au berlanc [brelant], au glic [aux cartes], aux quilles.
Aussi bien va — or escoutez —
Tout aux tavernes et aux filles.

De telz ordures te reculles;
Laboure, fauche champs et prez ;
Sers et pense chevaulx et mulles,
S'aucunement tu n'est lettrez ;
Assez auras, se prens en grez.
Mais, se chanvre broyes ou tilles,
Ne tens ton labour qu'as ouvrez
Tout aux tavernes et aux filles.

Envoi.

Chausses, pourpoins esguilletez,
Robes, et toutes vos drappilles,
Ains [avant] que vous fassiez pis, portez
Tout aux tavernes et aux filles.

CXLVI

A vous parle, compaings de galle [noce],
Mal des ames et bien du corps,
Gardez vous tous de ce mau [mauvais] hasle,
Qui noircist les gens quant sont mors ;
Eschevez le [évitez-le], c'est ung mal mors ;
Passez vous au mieulx que pourrez ;
Et, pour Dieu, soiez tous recors [assurés]
Qu'une fois viendra que mourrez.

CXLVII

Item, je donne aux Quinze Vings,
Qu'autant vauldroit nommer Trois Cens,
De Paris — non pas de Provins —
(Car à eulx tenu je me sens)
Ilz auront, et je m'y consens.
Sans les estuys, mes grands lunettes,
Pour mettre à part, aux Innocens,
Les gens de bien des deshonnestes.

CXLVIII

Icy n'y a ne ris ne jeu.
Que leur vault avoir eu chevances,
N'en grans liz de parement jeu,
Engloutir vins en grosses pances,
Mener joye, festes et dances,
Et de ce prest estre à toute heure ?
Toutes faillent telles plaisances [tous ces contentements dis-
Et la coulpe [le repentir] si en demeure. [paraissent],

CXLIX

Quand je considere ces testes
Entassées en ces charniers,
Tous furent maistres des requestes,
Au moins de la Chambre aux Deniers,
Ou tous furent portepanniers :
Autant puis l'ung que l'autre dire ;
Car, d'evesques ou lanterniers [valets qui portent la lanterne],
Je n'y congnois riens à redire.

CL

Et icelles qui s'enclinoient
Unes contre autres en leurs vies,
Desquelles les unes regnoient,
Des autres craintes et servies,
Là les voy toutes assouvies,
Ensemble en ung tas peslemesle.
Seigneuries leur sont ravies ;
Clerc ne maistre ne s'y appelle.

CLI

Or sont ilz mors, Dieu ait leurs ames !
Quant est des corps, ilz sont pourriz.
Aient [qu'ils aient] esté seigneurs ou dames,
Souef et tendrement nourriz

De cresme, fromentée [bouillie de froment] ou riz,
Leurs os sont declinez en pouldre,
Auxquelz ne chault [peu importe] d'esbatz ne riz.
Plaise au doulx Jhesus les absouldre !

CLII

Aux trespassez je fais ce laiz [legs],
Et icelluy je communique
A regens, cours, sieges, palaiz,
Hayneurs [ennemis] d'avarice l'inique,
Lesquelz pour la chose publique
Seichent bien les os et les corps :
De Dieu et de saint Dominique
Soient absolz quant seront morts.

CLIII

Item, riens à Jaquet Cardon,
Car je n'ay riens pour luy d'honneste,
Non pas que le gecte habandon,
Sinon ceste bergeronnette :
— S'elle eust le chant *Marionnette*,
Fait pour Marion la Peautarde,
Ou d'*Ouvrez vostre huys, Guillemette*,
Elle allast bien à la moutarde. —

RONDEAU

Au retour de dure prison,
Où j'ai laissé presque la vie,
Se Fortune a sur moy envie,
Jugiez s'elle fait mesprison [erreur] !
Il me semble que, par raison,
Elle deust bien estre assouvie,
Au retour !

Se si pleine est de desraison,
Que vueille que du tout devie,
Plaise à Dieu que l'âme ravie
En soit, lassus, en sa maison,
Au retour !

CLIV

Item, donne à maistre Lomer,
Comme extraict [né] que je suis de fée,
Qu'il soit bien amé — mais, d'amer
Fille en chief ou femme coeffée,
Jà n'en ayt la teste eschauffée —
Et, qu'il ne luy couste une noix,
Faire ung soir cent foiz la faffée [?],
En despit d'Ogier le Danois.

CLV

Item, donne aux amants enfermes [malades],
Sans le lay maistre Alain Chartier,
A leurs chevez, de pleurs et lermes
Trestout fin plain ung benoistier,
Et ung petit brin d'esglantier,
Qui soit tout vert, pour goupillon,
Pourveu qu'ilz diront ung psaultier
Pour l'ame du povre Villon.

CLVI

Item, à maistre Jaques James,
Qui se tue d'amasser biens,
Donne fiancer tant de femmes
Qu'il vouldra ; mais d'espouser, riens.
Por qui amasse il ? Pour les siens.
Il ne plaint fors que ses morceaulx ;
Ce qui fut aux truyes, je tiens
Qu'il doit de droit estre aux pourceaulx.

CLVII

Item, sera le Seneschal,
Qui une foiz paya mes debtes
En recompence, mareschal
Pour ferrer oes et canettes.
Je luy envoie ces sornettes,
Pour soy desennuyer; combien,
S'il veult, face en des alumettes.
De bien chanter s'ennuye on bien.

CLVIII

Item, au Chevalier du Guet
Je donne deux beaulx petiz pages,
Philebert et le gros Marquet,
Qui tres bien servy, comme sages,
La plus partie de leurs aages,
Ont le prevost des mareschaulx.
Helas ! s'ilz sont cassez de gages,
Aller leur fauldra tous deschaulx [pieds nus] !

CLIX

Item, à Chappelain je laisse
Ma chappelle à simple tonsure,
Chargée d'une seiche messe,
Où il ne fault pas grant lecture.
Resigné luy eusse ma cure,
Mais point ne veult de charge d'ames ;
De confesser, ce dit, n'a cure,
Sinon chamberieres et dames.

CLX

Pour ce que scet bien mon entente [intention]
Jehan de Calais, honnorable homme,
Qui ne me vit des ans a trente,
Et ne scet comment je me nomme,

De tout ce Testament, en somme,
S'aucun y a difficulté,
Oster jusqu'au rez d'une pomme
Je luy en donne faculté.

CLXI

De le gloser et commenter,
De le déffinir et descripre,
Diminuer ou augmenter,
De le canceller [sceller] et prescripre
De sa main, et — ne sceut escripre —
Interpreter, et donner sens,
A son plaisir, meilleur ou pire :
A tout cecy je m'y consens.

CLXII

Et s'aucun, dont n'ay congnoissance,
Estoit allé de mort à vie,
Je vueil et lui donne puissance,
Affin que l'ordre soit suyvie,
Pour estre mieulx parassouvie [achevée],
Que ceste aumosne ailleurs transporte,
Sans se l'appliquer par envie ;
A son ame je m'en rapporte.

CLXIII

Item, j'ordonne à Saincte Avoye,
Et non ailleurs, ma sepulture ;
Et — affin que chascun me voie,
Non pas en char, mais en painture —
Que l'on tire mon estature
D'ancre, s'il ne coustoit trop chier.
De tombel ? Riens ; je n'en ay cure,
Car il greveroit [chargerait] le planchier.

CLXIV

Item, vueil qu'autour de ma fosse
Ce que s'ensuit, sans autre histoire,
Soit escript, en lettre assez grosse,
Et — qui n'auroit point d'escriptoire —
De charbon ou de pierre noire,
Sans en riens entamer le plastre
Au moins sera de moi memoire
Telle qu'elle est d'ung bon follastre :

CLXV

CY GIST ET DORT EN CE SOLLIER [cette chambre],
QU'AMOURS OCCIST DE SON RAILLON [tua de son dard],
UNG POVRE PETIT ESCOLLIER,
QUI FUST NOMMÉ FRANÇOYS VILLON.
ONCQUES DE TERRE N'OT SILLON.
IL DONNA TOUT, CHASCUN LE SCET :
TABLES, TRESTEAULX, PAIN, CORBEILLON.
AMANS, DICTES EN CE VERSET :

RONDEAU

Repos eternel donne à cil [celui-ci],
Sire, et clarté perpetuelle,
Qui vaillant plat ni escuelle
N'eut oncques, n'ung brain de percil.
Il fut rez [rasé], chief, barbe et sourcil,
Comme ung navet qu'on ret [gratte] ou pelle.
  Repos eternel donne à cil.

Rigueur le transmit en exil,
Et luy frappa au cul la pelle,
Non obstant qu'il dit : « J'en appelle ! »
Qui n'est pas terme trop subtil.
  Repos eternel donne à cil.

CLXVI

Item, je vueil qu'on sonne à bransle
Le gros beffroy, qui n'est de voirre [verre] ;
Combien qu'il n'est cuer qui ne tremble,
Quant de sonner est à son erre [il se met].
Saulvé a mainte bonne terre,
Le temps passé, chascun le scet :
Fussent gens d'armes ou tonnerre,
Au son de luy, tout mal cessoit.

CLXVII

Les sonneurs auront quatre miches
Et, se c'est peu, demy douzaine ;
Autant n'en donnent les plus riches,
Mais ilz seront de saint Estienne.
Vollant est homme de grant paine :
L'ung en sera — quant g'y regarde,
Il en vivra une sepmaine —
Et l'autre ? Au fort, Jehan de la Garde.

CLXVIII

Pour tout ce fournir et parfaire,
J'ordonne mes executeurs,
Auxquels fait bon avoir affaire,
Et contentent bien leurs debteurs.
Ilz ne sont pas moult grans vanteurs,
Et ont bien de quoy, Dieu mercis !
De ce fait seront directeurs...
Escry : je t'en nommerai six.

CLXIX

C'est maistre Martin Bellefaye,
Lieutenant du cas criminel.
Qui sera l'autre ? G'y pensoye :
Ce sera sire Colombel.

S'il luy plaist et il luy est bel,
Il entreprendra ceste charge.
Et l'autre ? Michiel Jouvenel.
Ces trois seulz, et pour tout, j'en charge.

CLXX

Mais, ou cas qu'ilz s'en excusassent,
En redoubtant les premiers fraiz,
Ou totallement recusassent,
Ceulx qui s'enssuivent cy après
Institue, gens de bien tres :
Phelip Brunel noble escuyer,
Et l'autre, son voisin d'emprès,
Si est maistre Jacques Raguier ;

CLXXI

Et l'autre, maistre Jaques James,
Trois hommes de bien et d'onneur,
Desirans de sauver leurs ames,
Et doubtans [redoutant] Dieu Nostre Seigneur.
Plus tost y mettroient du leur
Que ceste ordonnance ne baillent,
Point n'auront de contrerolleur,
A leur bon seul plaisir en taillent.

CLXXII

Des testamens qu'on dit le maistre
De mon fait n'aura *quid* ne *quod* ;
Mais ce sera ung jeune prestre,
Qui est nommé Thomas Tricot.
Voulentiers beusse à son escot,
Et qu'il me coustast ma cornete !
S'il sceust jouer à un tripot,
Il eust de moy le *Trou Perrete.*

CLXXIII

Quant au regart du luminaire,
Guillaume de Ru j'y commetz.
Pour porter les coings du suaire,
Aux executeurs le remetz.
Trop plus mal me font qu'oncques mais
Penil, cheveulx, barbe, sourcilz.
Mal me presse temps : desormais
Si crie à toutes gens mercis.

BALLADE

PAR LAQUELLE VILLON CRYE MERCY A CHASCUN

A Chartreux et à Celestins,
A mendians et à devotes,
A musars, à claquepatins [batteurs de pavés],
A servans, à filles mignotes
Portans surcotz et justes cotes,
A cuidereaux [sots galants] d'amours transsis,
Chaussans sans meshaing [mal] fauves botes,
Je crie à toutes gens mercis !

A filletes monstrans tetins,
Pour avoir plus largement d'ostes,
A ribleurs [pillards], mouveurs de hutins [tapages],
A bateleurs traynans marmotes,
A folz, folles, à sots et sotes,
Qui s'en vont siflant cinq et six,
A marmosés et à mariotes [aux petits garçons et aux petites [filles],
Je crie à toutes gens mercis !

Si non aux traistres chiens mastins,
Qui m'ont fait chieres dures crostes
Mascher mains soirs et mains matins,
Qu'ores je ne crains que trois crotes.
Je feisse pour eulx petz et rotes ;
Je ne puis, car je suis assis.
Au fort, pour eviter riotes [disputes],
Je crie à toutes gens mercis !

Envoi.

Qu'on leur froisse les quinze costes
De gros mailletz, fors et massis [massifs],
De plombées et telz pelottes.
Je crie à toutes gens mercis !

BALLADE

POUR SERVIR DE CONCLUSION

Icy se clost le Testament
Et finist du povre Villon.
Venez à son enterrement,
Quand vous orrez le carrillon,
Vestuz rouge com vermillon,
Car en amours mourut martir ;
Ce jura il sur son couillon
Quant de ce monde voult partir.

Et je croy bien que pas n'en ment,
Car chassé fut comme ung souillon
De ses amours hayneusement,
Tant que, d'icy à Roussillon,
Brosse n'y a ne brossillon
Qui n'eust, ce dit il sans mentir,
Ung lambeau de son cotillon,
Quant de ce monde voult partir.

Il est ainsi, et tellement,
Quant mourut n'avoit qu'ung haillon ;
Qui plus, en mourant, mallement
L'espoignoit d'Amours l'esguillon :
Plus agu que le ranguillon [l'ardillon]
D'un baudrier, luy faisoit sentir,
— C'est de quoy nous esmerveillon —
Quant de ce monde voult partir.

Envoi.

Prince, gent comme esmerillon,
Sachez qu' [ce qu'il] il fist, au departir
Ung traict but de vin morillon [noir],
Quant de ce monde voult partir.

FIN DU GRAND TESTAMENT

POÉSIES DIVERSES

BALLADE

DES PROVERBES

Tant grate chievre que mal gist,
Tant va le pot à l'eau qu'il brise,
Tant chauffe on le fer qu'il rougist,
Tant le maille on qu'il se debrise,
Tant vault l'homme comme on le prise,
Tant s'eslongne il qu'il n'en souvient,
Tant mauvais est qu'on le desprise,
Tant crie l'on Noel qu'il vient.

Tant parle on qu'on se contredit,
Tant vault bon bruyt que grace acquise,
Tant promet on qu'on s'en desdit,
Tant prie on que chose est acquise,
Tant plus est chiere et plus est quise,
Tant la quiert on qu'on y parvient,
Tant plus commune et moins requise,
Tant crie l'on Noel qu'il vient.

Tant ayme on chien qu'on le nourrist,
Tant court chanson qu'elle est aprise,
Tant garde on fruit qu'il se pourrist,
Tant bat on place qu'elle est prise,

Tant tarde on que faut entreprise,
Tant se haste on que mal advient,
Tant embrasse on que chiet la prise,
Tant crie l'on Noel qu'il vient.
Tant raille on que plus on ne rit,
Tant despent on qu'on n'a chemise,
Tant est on franc que tout se frit,
Tant vault tien que chose promise,
Tant ayme on Dieu qu'on suit l'Eglise,
Tant donne on qu'emprunter convient.
Tant tourne vent qu'il chiet [tombe] en bise,
Tant crie l'on Noel qu'il vient.

Envoi.

Prince, tant vit fol qu'il s'avise,
Tant va il qu'après il revient,
Tant le mate on qu'il se ravise,
Tant crie l'on Noel qu'il vient.

BALLADE

DES MENUS PROPOS

Je congnois bien mouches en let,
Je congnois à la robe l'homme,
Je congnois le beau temps du let,
Je congnois au pommier la pomme,
Je congnois l'arbre à veoir la gomme,
Je congnois quant tout est de mesmes,
Je congnois qui besongne ou chomme [chôme],
Je congnois tout, fors que moy mesmes.

Je congnois pourpoint au colet,
Je congnois le moyne à la gonne [au capuchon],
Je congnois le maistre au varlet,
Je congnois au voille la nonne,

Je congnois quant pipeur jargonne,
Je congnois fols nourris de cresmes,
Je congnois le vin à la tonne,
Je congnois tout, fors que moy mesmes.

Je congnois cheval et mulet,
Je congnois leur charge et leur somme,
Je congnois Bietrix et Belet,
Je congnois get qui nombre et somme,
Je cognois vision et somme,
Je congnois la faulte des Boesmes [Bohémiens],
Je congnois le povoir de Romme,
Je congnois tout fors que moy mesmes.

Envoi.

Prince, je congnois tout en somme,
Je congnois coulourés et blesmes,
Je congnois Mort qui tous consomme,
Je congnois tout, fors que moy mesmes.

BALLADE

DES CONTRE-VÉRITÉS

Il n'est soing que quant on a fain,
Ne service que d'ennemy,
Ne mascher qu'ung botel [qu'une botte] de foing,
Ne fort guet que d'homme endormy,
Ne clemence que felonnie,
N'asseurence que de peureux,
Ne foy que l'homme qui regnie,
Ne bien conseillé qu'amoureux.

Il n'est engendrement qu'en boing [bain],
Ne bon bruit que d'homme benny [banni],
Ne riz qu'après ung cop de poing,
Ne lotz que debtes mettre en ny,

Ne vraye amour qu'en flaterie,
N'encontre que de maleureux,
Ne vray rapport que menterie,
Ne bien conseillé qu'amoureux.

Ne tel repos que vivre en soing,
N'honneur porter que dire : « Fil »,
Ne soy vanter que de faulx coing,
Ne santé que d'homme bouffy,
Ne hault vouloir que couardie,
Ne conseil que de furieux,
Ne doulceur qu'en femme estourdie,
Ne bien conseillé qu'amoureux.

Envoi.

Doulez vous que verté vous die ?
Il n'est jouer qu'en maladie,
Mettre vraye que tragedie,
Masche homme que chevalereux,
Orrible son que melodie,
Ne bien conseillé qu'amoureux.

BALLADE

CONTRE LES ENNEMIS DE LA FRANCE

Rencontré soit de bestes feu gectans,
Que Jason vit, querant la toison d'or ;
Ou transmué d'homme en beste, sept ans
Ainsi que fut Nabugodonosor ;
Ou perte il ait et guerre aussi villaine
Que les Troyens pour la prinse d'Helaine ;
Ou avallé [enseveli] soit avec Tantalus
Et Proserpine aux infernaulx pallus [marais],
Ou plus que Job soit en griefve souffrance,

Tenant prison en la tour Dedalus,
Qui mal vouldroit au royaulme de France !

Quatre mois soit en ung vivier chantans,
La teste au fons, ainsi que le butor ;
Ou au Grant Turc vendu deniers contans,
Pour estre mis au harnoiz comme ung tor [taureau] :
Ou trente ans soit, comme la Magdalaine,
Sans drap vestir de linge ne de laine ;
Ou soit noyé, comme fut Narcisus,
Ou aux cheveulx, comme Absalon, pendus,
Ou comme fut Judas par Desperance,
Ou puist perir comme Simon Magus,
Qui mal vouldroit au royaulme de France !

D'Octovien puist revenir le tems :
C'est qu'on luy coule au ventre son tresor ;
Ou qu'il soit mis entre meules flotans
En ung moulin, comme fut saint Victor ;
Ou transglouty en la mer, sans aleine,
Pis que Jonas au corps de la baleine ;
Ou soit banny de la clarté Phebus,
Des biens Juno et du soulas [plaisir] Venus,
Et du dieu Mars soit pugny à oultrance,
Ainsi que fut roy Sardanapalus,
Qui mal vouldroit au royaulme de France !

Envoi.

Prince, porté soit des serfs Eolus
En la forest où domine Glaucus,
Ou privé soit de paix et d'esperance,
Car digne n'est de posseder vertus
Qui mal vouldroit au royaulme de France !

RONDEL

Jenin l'Avenu
Va-t-en aux estuves
Et toy là venu,
Jenin l'Avenu

Si te lave nud
Et te baigne es cuves
Jenin l'Avenu.

BALLADE

DU CONCOURS DE BLOIS

Je meurs de seuf au près de la fontaine,
Chault comme feu, et tremble dent à dent ;
En mon païs suis en terre loingtaine ;
Lez [près d'] ung brasier frissonne tout ardent :
Nu comme ung ver, vestu en president ;
Je riz en pleurs, et attends sans espoir ;
Confort reprens en triste desespoir ;
Je m'esjouys et n'ay plaisir aucun ;
Puissant je suis sans force et sans povoir ;
Bien recueully [accueilli], débouté [chassé] de chascun.

Rien ne m'est seur que la chose incertaine,
Obscur, fors ce qui est tout evident ;
Doubte ne fais, fors en chose certaine ;
Science tiens à soudain accident ;
Je gaigne tout, et demeure perdent ;
Au point du jour, diz : « Dieu vous doint [donne] bon soir ! »

Gisant envers, j'ay grand paour de cheoir ;
J'ay bien de quoy, et si n'en ay pas ung ;
Eschoicte [échéance] attens, et d'omme ne suis hoir [héritier] ;
Bien recueully, debouté de chascun.

De riens n'ay soing, si mectz toute ma paine
D'acquerir biens, et n'y suis pretendent ;
Qui mieulx me dit, c'est cil qui plus m'attaine [me tour-
Et qui plus vray, lors plus me va bourdent ; [mente],
Mon amy est, qui me fait entendent
D'ung cigne blanc que c'est ung corbeau noir ;
Et qui me nuyst, croy qu'il m'ayde à povoir ;
Bourde, verté au jour d'uy m'est tout un ;
Je retiens tout ; rien ne sçay concepvoir ;
Bien recueully, debouté de chascun.

Envoi.

Prince clement, or vous plaise sçavoir
Que j'entens moult, et n'ay sens ne sçavoir :
Parcial suis, à toutes loys commun.
Que fais je plus ? Quoy ? Les gaiges ravoir,
Bien recueully, débouté de chascun.

LE DIT

DE LA NAISSANCE MARIE D'ORLÉANS

Jam nova progenies celo demittitur alto
(Virgile, *Ecl.* 4, v. 7).

O louée Conception,
Envoiée ça jus des cieulx ;
Du noble lis digne syon [rejeton] ;
Don de Jhesus tres precieulx,

MARIE, nom tres gracieulx,
Fons [fontaine] de pitié, source de grace,
La joye et confort de mes yeulx,
Qui nostre paix bastist et brasse [prépare] !

II

La paix, c'est assavoir, des riches,
Des povres le substantement,
Le rebours des felons et chiches,
Tres necessaire enfantement,
Conceu, porté honnestement,
Hors le peché originel,
Que dire je puis sainctement
Souvrain bien de Dieu eternel !

III

Nom recouvré, joye de peuple,
Confort des bons, de maulx retraicte ;
Du doulx Seigneur premiere et seule
Fille, de son cler sang extraicte,
Du dextre costé Clovis traicte,
Glorieuse ymage en tous fais.
Ou [au] hault ciel creée et pourtraicte,
Pour esjouyr et donner paix !

IV

En l'amour et crainte de Dieu
Es nobles flans Cesar conceue ;
Des petis et grans, en tout lieu,
A tres grande joye receue ;
De l'amour Dieu traicte, tissue,
Pour les discordez ralier [raccommoder les ennemis],
Et aux enclos donner yssue [délivrer les prisonniers],
Leurs lians et fers delier.

V

Aucunes gens, qui bien peu sentent,
Nourriz en simplesse et confiz,
Contre le vouloir Dieu attentent,
Par ignorance desconfiz,
Desirans que feussiez ung filz ;
Mais qu'ainsi soit, ainsi m'aist Dieu,
Je croy que ce soit grans proufiz.
Raison : Dieu fait tout pour le mieulx.

VI

Du Psalmiste je prens les dictz ;
Delectasti me, Domine,
In futura tua, si diz ;
Noble enfant, de bonne heure né,
A toute doulceur destiné,
Manne du Ciel, celeste don,
De tous bienfaits le guerdonné [comblé],
Et de noz maulx le vray pardon !

VII

Euvre de Dieu, digne, louée
Autant que nulle creature,
De tous biens et vertus douée,
Tant d'esperit que de nature,
Que de ceulx qu'on dit d'adventure,
Plus que rubis noble, ou balais ;
Selon de Caton l'escripture :
Patrem insequitur proles.

VIII

Port asseuré, maintien rassiz,
Plus que ne peut nature humaine,
Et, eussiez des ans trente six,
Enfance en riens ne vous demaine.

Que jour ne le die et sepmaine,
Je ne sçay qui me le deffant.
Ad ce propos ung dit ramaine :
De saige mere saige enfant.

IX

Dont resume ce que j'ay dit :
Nova progenies celo,
Car c'est du poëte le dit,
Jamjam demittitur alto.
Saige Cassandre, belle Echo,
Digne Judith, caste [chaste] Lucresse,
Je vous congnois, noble Dido,
A ma seule dame et maistresse.

X

En priant Dieu, digne pucelle,
Que vous doint longue et bonne vie ;
Qui vous ayme, ma damoiselle,
Ja ne coure sur luy envie.
Entiere dame et assouvie,
J'espoir [j'espère] de vous servir ainçoys,
Certes, se Dieu plaist, que devie
Vostre povre escolier FRANÇOYS.

LA REQUESTE

QUE VILLON BAILLA A MONSEIGNEUR DE BOURBON

Le mien seigneur et prince redoubté,
Fleuron de Lys, royalle geniture,
Françoys Villon, que Travail a dompté
A coups orbes [aveugles], par force de bature,
Vous supplie, par ceste humble escripture,

Que lui faciez quelque gracieux prest.
De s'obliger en toutes cours est prest :
Si ne doubtez que bien ne vous contente.
Sans y avoir dommaige n'interest,
Vous n'y perdrez seulement que l'attente.

A prince n'a ung denier emprunté,
Fors [sauf] à vous seul, vostre humble creature.
De six escus que luy avez presté,
Cela pieça il meist en nourriture.
Tout se paiera ensemble, c'est droiture,
Mais ce sera legierement et prest :
Car, si du gland rencontre en la forest
D'entour Patay, et chastaignes ont vente,
Paié serez sans delay ny arrest :
Vous n'y perdrez seulement que l'attente.

Si je peusse vendre de ma santé
A ung Lombart, usurier par nature,
Faulte d'argent m'a si fort enchanté
Qu'en prendroie, ce cuide, l'adventure.
Argent ne pend à gippon [tunique] n'a sainture ;
Beau sire Dieux ! je m'esbaiz que c'est,
Que devant moy croix ne se comparoist,
Si non de bois ou pierre, que ne mente ;
Mais s'une fois la vroye m'apparoist,
Vous n'y perdrez seulement que l'attente.

Envoi.

Prince du Lys, qui à tout bien complaist,
Que cuidez vous comment il me desplaist,
Quand je ne puis venir à mon entente ?
Bien entendez ; aidez moy, s'il vous plaist :
Vous n'y perdrez seulement que l'attente.

SUSCRIPTION DE LADICTE REQUESTE

Allez, lettres, faictes ung sault.
Combien que n'ayez pié ne langue,
Remonstrez, en vostre harangue,
Que faulte d'argent si m'assault [m'accable].

EPISTRE

EN FORME DE BALLADE A SES AMIS

Aiez pitié, aiez pitié de moy,
A tout le moins, si vous plaist, mes amis !
En fosse giz, non pas soubz houx ne may,
En cest exil ouquel je suis transmis
Par Fortune, comme Dieu l'a permis.
Filles, amans, jeunes gens et nouveaulx,
Danceurs, saulteurs, faisans les piés de veaux,
Vifz comme dars, aguz [aigus] comme aguillon,
Gousiers [gosiers] tintans cler comme cascaveaux [grelots],
Le lesserez là, le povre Villon ?

Chantres chantans à plaisance, sans loy,
Galans, rians, plaisans en faiz et diz,
Courens, alans ; francs de faulx or, d'aloy,
Gens d'esperit, ung petit estourdiz,
Trop demourez, car il meurt entandiz [cependant],
Faiseurs de laiz, de motès et rondeaux,
Quant mort sera vous lui ferez chaudeaux [des soupirs].
Où gist, il n'entre escler ne tourbillon ;
De murs espoix on luy a fait bandeaux :
Le lesserez là, le povre Villon ?

Venez le veoir en ce piteux arroy [équipage],
Nobles hommes, francs de quart et de dix,
Qui ne tenez d'empereur ne de roy,
Mais seulement de Dieu de Paradiz.
Jeuner lui fault dimenches et merdiz,
Dont les dens a plus longues que ratteaux.
Après pain sec — non pas après gasteaux —
En ses boyaulx verse eau à gros bouillon ;
Bas en terre, table n'a ne tresteaulx :
Le lesserez là, le povre Villon ?

Envoi.

Princes nommez, anciens, jouvenceaux,
Impetrez moy [obtenez-moi] graces et royaulx seaux,
Et me montez en quelque corbillon.
Ainsi se font, l'un à l'autre, pourceaux,
Car, où l'un brait, ilz fuyent à monceaux.
Le lesserez là, le povre Villon ?

LE DÉBAT

DU CUER ET DU CORPS DE VILLON
EN FORME DE BALLADE

I

Qu'est-ce que j'oy [j'entends] ?
— Ce suis je [c'est moi].
— Qui ?
— Ton cueur,
Qui ne tient mais [plus] qu'à ung petit filet.
Force n'ay plus, substance ne liqueur,
Quand je te voy retraict ainsi seulet,
Com povre chien tappy en reculet [dans un coin].
— Pour quoy est ce ?
— Pour ta folle plaisance.
— Que t'en chault il ? [Que t'importe-t-il ?]
— J'en ay la desplaisance.
Laisse m'en paix !
— Pour quoy ?
— J'y penseray.
— Quand sera ce ?
— Quant seray hors d'enfance.
— Plus ne t'en dis.
— Et je m'en passeray.

II

— Que penses tu ?
— Estre homme de valeur.
— Tu as trente ans.
— C'est l'aage d'ung mullet.
— Est ce enfance ?
— Nennil.
— C'est donc folleur [folie],
Qui te saisist ?
— Par où ?
— Par le collet,
Riens ne congnois.
— Si fais : mouches en let :
L'ung est blanc, l'autre noir, c'est la distance.
— Est ce donc tout ?
— Que veulx tu que je tance ?
Se n'est assez, je recommenceray.
— Tu es perdu !
— J'y mettray resistance.
— Plus ne t'en dis.
— Et je m'en passeray.

III

— J'en ay le dueil ; toy, le mal et douleur.
Se feusses ung povre ydiot et folet,
Encore eusses de t'excuser couleur :
Se n'as tu soing, tout t'est ung, bel ou let.
Ou la teste as plus dure qu'ung jalet [galet],
Ou mieulx te plaist qu'onneur ceste meschance !
Que respondras à ceste consequence ?
— J'en seray hors quand je trespasseray.
— Dieu, quel confort ! Quelle sage eloquence !
Plus ne t'en dis.
— Et je m'en passeray.

IV

Dont vient ce mal ?
— Il vient de mon maleur.

Quant Saturne me feist mon fardelet [mon fardeau],
Ces maulx y meist, je le croy.
— C'est foleur :
Son seigneur es, et te tiens son varlet.
Voy que Salmon escript en son rolet [ouvrage]
« Homme sage, ce dit-il, a puissance
Sur planetes et sur leur influence. »
— Je n'en croy riens : tel qu'ilz m'ont fait seray.
— Que dis tu ?
— Dea [oui]. Certes, c'est ma creance.
— Plus ne t'en dis.
— Et je m'en passeray.

Envoi.

— Veulx tu vivre ?
— Dieu m'en doint la puissance !
— Il te fault...
— Quoy ?
— Remors de conscience ;
Lire sans fin.
— En quoy ?
— Lire en science ;
Laisser les folz !
— Bien j'y adviseray.
— Or le retien [souviens-t'en] !
— J'en ay bien souvenance.
— N'atens pas tant que viengne à desplaisance.
Plus ne t'en dis.
— Et je m'en passeray.

PROBLÈME OU BALLADE

AU NOM DE LA FORTUNE

Fortune fus par clercs jadis nommée,
Que toy, Françoys, crie et nomme murtriere,
Qui n'es homme d'aucune renommée.
Meilleur que toy fais user en plastriere,
Par povreté, et fouyr en carriere ;
S'à honte vis, te dois tu doncques plaindre ?
Tu n'es pas seul ; si ne te dois complaindre.
Regarde et voy de mes faiz de jadis,
Mains vaillans homs par moy mors et roidis ;
Et n'es, ce sçais, envers eulx ung souillon.
Appaise toy, et mets fin en tes dis.
Par mon conseil prens tout en gré, Villon !

Contre grans roys me suis bien anymée,
Le temps qui est passé ça en arriere.
Priam occis et toute son armée ;
Ne luy valut tour, donjon, ne barriere.
Et Hannibal, demoura il derriere ?
En Cartaige par mort le feiz attaindre,
Et Scypion l'Affriquan feiz estaindre :
Julles Cesar au senat je vendis ·
En Egipte Pompée je perdis ;
En mer noyé Jason en ung bouillon ;
Et, une fois, Romme et Rommains ardiz [je brûlai].

Par mon conseil prens tout en gré, Villon !
Alixandre, qui tant feist de hemée [bataille],
Qui voulut veoir l'estoille pouciniere,
Sa personne par moy fut envlimée [envenimée]
Alphasar roy, en champ, sous sa baniere,
Rué jus [à terre] mort ; cela est ma maniere.
. . . . . .
. . . . . .

Holofernes, l'ydolastre mauldis,
Qu'occist Judit — et dormoit entandiz ! —
De son poignart, dedens son pavillon.
Absalon, quoy ! en fuyant le pendis.
Par mon conseil prens tout en gré, Villon !

Envoi.

Pour ce, Françoys, escoute que te dis :
Se riens peusse sans Dieu de Paradis,
A toy n'autre ne demeurroit haillon,
Car, pour ung mal, lors j'en feroye dix :
Par mon conseil prens tout en gré, Villon !

LE QUATRAIN

QUE FEIT VILLON QUAND IL FUT JUGÉ A MOURIR

Je suis Françoys, dont ce me poise [ce qui me chagrine],
Né de Paris emprès Pontoise,
Qui, d'une corde d'une toise,
Sçaura mon col que [ce que] mon cul poise [pèse].

L'EPITAPHE

EN FORME DE BALLADE
QUE FEIT VILLON POUR LUY ET SES COMPAGNONS, S'ATTENDANT ESTRE PENDU AVEC EUX

Freres humains, qui après nous vivez,
N'ayez les cuers contre nous endurcis,
Car, se pitié de nous povres avez,
Dieu en aura plus tost de vous mercis.

Vous nous voiez cy attachez cinq, six :
Quant de la chair, que trop avons nourrie,
Elle est pieça [déjà] devorée et pourrie,
Et nous, les os, devenons cendre et pouldre.
De nostre mal personne ne s'en rie,
Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre !

Se freres vous clamons, pas n'en devez
Avoir desdaing, quoy que fusmes occis
Par justice. Toutesfois, vous sçavez
Que tous hommes n'ont pas bon sens assis :
Excusez nous — puis que sommes transsis —
Envers le filz de la Vierge Marie,
Que sa grace ne soit pour nous tarie,
Nous preservant de l'infernale fouldre.
Nous sommes mors, ame ne nous harie [importune] ;
Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre !

La pluye nous a buez [détrempés] et lavez,
Et le soleil desechez et noircis ;
Pies, corbeaulx, nous ont les yeux cavez,
Et arraché la barbe et les sourcilz.
Jamais, nul temps, nous ne sommes assis ;
Puis ça, puis la, comme le vent varie,
A son plaisir sans cesser nous charie,
Plus becquetez d'oiseaulx que dez à couldre.
Ne soiez donc de nostre confrairie,
Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre !

Envoi.

Prince Jhesus, qui sur tous a maistrie,
Garde qu'Enfer n'ait de nous seigneurie :
A luy n'ayons que faire ne que souldre [régler].
Hommes, icy n'a point de mocquerie,
Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre!

LA REQUESTE DE VILLON

PRESENTÉE A LA COUR DE PARLEMENT, EN FORME DE BALLADE

Tous mes cinq sens : yeulx, oreilles et bouche,
Le nez, et vous, le sensitif, aussi ;
Tous mes membres où il y a reprouche,
En son endroit ung chascun die ainsi :
« Souvraine Court, par qui sommes icy,
Vous nous avez gardé de desconfire ;
Or, la langue ne peut assez souffire ;
A vous rendre souffisantes louenges :
Si prions tous, fille du souvrain Sire,
Mere des bons et seur des benois anges ! »

Cuer, fendez vous, ou percez d'une broche,
Et ne soyez, au moins, plus endurcy
Qu'en ung desert fut la fort bise roche
Dont le peuple des Juifz fut adoulcy ;
Fondez lermes, et venez à mercy,
Comme humble cuer qui tendrement souspire
Louer la Court, conjointe ou Saint Empire,
L'eur des Françoys, le confort des estranges,
Procreée lassus ou ciel empire,
Mere des bons et seur des benois anges !

Et vous, mes dens, chascune si s'escloche ;
Saillez avant, rendez à tous mercy,
Plus hautement qu'orgue, trompe, ne cloche,
Et de mascher n'ayez ores soussy ;
Considerez que je feusse transsy,
Foye, pommon, et rate qui respire.
Et vous, mon corps, qui vil estes et pire
Qu'ours ne pourceau qui fait son nyt es fanges,
Louer la Court, avant qu'il vous empire,
Mere des bons et seur des benois anges !

Envoi.

Prince, trois jours ne vueillez m'escondire,
Pour moy pourveoir, et aux miens « à Dieu » dire ;
Sans eulx, argent je n'ay, icy n'aux changes.
Court triumphant, *fiat*, sans me desdire,
Mere des bons et seur des benois anges !

BALLADE

DE L'APPEL DE VILLON

Que vous semble de mon appel,
Garnier ? Feis je sens ou folie ?
Toute beste garde sa pel;
Qui la contraint, efforce ou lie,
S'elle peult, elle se deslie.
Quant donc, par plaisir voluntaire,
Chantée me fut ceste omelie,
Estoit il lors temps de me taire ?

Se feusse des hoirs Hue Cappel,
Qui fut extrait de boucherie,
On ne m'eust, parmy ce drappel,
Fait boire en ceste escorcherie.
Vous entendez bien joncherie ?
Mais quant ceste paine arbitraire
On me jugea par tricherie,
Estoit il lors temps de me taire ?

Cuidiez vous que soubz mon cappel
Y eust tant de philosophie
Comme de dire : « J'en appel ? »
S'y avoit, je vous certiffie,

Combien que point trop ne m'y fie,
Quant on me dit, present notaire :
« Pendu serez ! » je vous affie,
Estoit il lors temps de me taire ?

Envoi.

Prince, si j'eusse eu la pepie,
Pieça je feusse où est Clotaire,
Aux champs debout comme ung espie.
Estoit il lors temps de me taire ?

CHARLES D'ORLÉANS

Fils de Louis d'Orléans, ce prince si beau, si galant, si séduisant qui fut massacré par des assassins aux gages du duc de Bourgogne Jean-sans-Peur, et de Valentine Visconti, duchesse de Milan, sa femme, Charles d'Orléans prend place parmi les plus délicats poètes que la France ait possédés. A part sa longue captivité en Angleterre, sa vie n'offre pas d'incidents bien remarquables. Agé de quinze ans, il épousa Isabelle de France qu'il perdit en 1409, puis Bonne d'Armagnac qui mourut en 1415. Fait prisonnier par les Anglais à la désastreuse bataille d'Azincourt, il languit en captivité jusqu'en 1440. Devenu libre, il se maria pour la troisième fois avec Marie de Clèves, princesse alliée à la maison de Bourgogne, se retira dans son château de Blois où il mena une vie facile et oisive, consacrée à la poésie et aux aimables loisirs, et mourut en 1465.

Contemporain de Villon, avec lequel il eut des rapports passagers, Charles d'Orléans, poète élégant, mondain, et somme toute superficiel, forme avec l'étudiant parisien le plus parfait contraste. Villon, en effet, est un précurseur. Il ouvre l'ère de la poésie personnelle, du lyrisme profond et sincère. Au contraire, Charles d'Orléans est le dernier en date de la longue lignée des poètes féodaux. Le genre léger et galant atteint en lui, avant de s'éteindre, son plus haut point de perfection. Demi-italien par sa naissance, il avait le goût inné des petites formes sobres et précises : ballades, rondeaux,

chansons et virelais qui convenaient à ravir à son inspiration plus vive que forte et à sa merveilleuse facilité. C'est pour égayer ses longues heures de captivité qu'il se mit à écrire. Médiocre, lorsqu'il veut entreprendre de vastes sujets, il est tout à fait à son aise dans des compositions plus modestes, où ses dons d'esprit et de mesure se laissent apprécier dans toute leur étendue. Si les sujets qui lui sont le plus familiers : tourments d'amour, joies du renouveau, comportent une certaine banalité, du moins il apporte, à les traiter, une remarquable fraîcheur de style. Il sait, par des images naturelles et précieuses dans leur simplicité même, rajeunir les lieux communs les plus usés.

Sans doute, il ne faut pas s'attendre à trouver dans ses vers de hautes et graves pensées. Celui qui avait pris pour devise : « Nonchaloir » s'occupait peu de scruter les secrets de son cœur ou de réfléchir sur l'humaine misère. Il est cependant injuste, comme certains critiques l'ont fait, de se prévaloir de l'épicurisme dont il fit la maxime de sa vie pour lui dénier tout sentiment élevé. Son patriotisme est sincère, les pièces qu'on pourra lire au cours de ce volume en feront foi, et c'est, à mon sens, un excès de sévérité que de ne vouloir voir en elles « que le soupir du prisonnier qui se voudrait chez lui, en douce France (1) ».

Il n'en reste pas moins vrai que ses préoccupations ordinaires furent à la mesure de son âme : élégantes, légères, frivoles. Devenu vieux, il railla doucement l'amour qu'il avait chanté dans sa jeunesse, mais il le railla comme il savait le faire, lestement, sans appuyer, avec un sourire de bonne compagnie. En résumé, s'il n'est certes pas un de nos plus grands poètes, la figure de ce prince lettré, rimant dans sa prison d'Angleterre, de cet épicurien gracieux chantant la fraîche venue des fourriers du printemps, éclaire une des plus sombres époques que la France ait connues.

(1) Lanson, *Histoire littéraire.*

BALLADE

Comment se peut un povre cueur deffendre,
Quant deux beaux yeulx le viennent assaillir.
Le cueur est seul, desarmé, nu et tendre,
Et les yeulx sont bien armez de plaisirs ;
Contre tous deux ne pourroit pié tenir [tenir pied],
Amour aussi est de leur aliance
Nul ne tendroit [tiendrait] contre telle puissance.

Il lui convient ou mourir ou se rendre,
Trop grant honte lui seroit de fuir.
Plus baudement [joyeusement] les oseroit attendre,
S'il eust pavais [pavois] dont il se peust couvrir ;
Mais point n'en a, si lui vault mieulx souffrir
Et se mettre tout en leur gouvernance :
Nul ne tendroit contre telle puissance.

Qu'il soit ainsi bien me le fist aprandre
Ma maistresse, mon souverain desir.
Quant il lui pleut jà pieçà [il y a quelque temps] entreprandre
De me vouloir de ses doulx yeulx ferir [blesser] ;
Oncques [jamais] depuis mon cueur ne peut guerir,
Car lors fut il desconfit à oultrance ;
Nul ne tendroit contre telle puissance.

BALLADE

Belle, bonne, nompareille, plaisant [plaisante],
Je vous suppli vueilliez me pardonner
Se moy, qui sui vostre grace attendant,
Viens devers vous pour mon fait raconter.
Plus longuement je ne le puis celer [cacher]
Qu'il ne faille que sachiés ma destresse,
Comme celle qui me peut conforter [réconforter],
Car je vous tiens pour ma seule maistresse.

Se si aplain vous vois mes maulx disant,
Force d'Amours me fait ainsi parler ;
Car je devins vostre loyal servant,
Le premier jour que je peuz regarder
La grant beauté que vous avez sans per [égale],
Qui me feroit avoir toute liesse,
Se serviteur vous plaisoit me nommer ;
Car je vous tiens pour ma seule maistresse.

Que me donnez en octroy don si grant,
Je ne l'ose dire ne demander ;
Mais s'il vous plaist que, de cy en avant [désormais],
En vous servant, puisse ma vie user,
Je vous supply que, sans me refuser,
Vueillez souffrir qu'y mette ma jeunesse ;
Nul autre bien je ne vueil souhaidier,
Car je vous tiens pour ma seule maistresse.

BALLADE

N'a pas long temps qu'alay parler
A mon cueur tout secrettement,
Et luy conseillay de s'oster
Hors de l'amoureux pensement [sa préoccupation amou-
Mais me dist bien fellement [traîtreusement] : [reuse];
Ne m'en parlez plus, je vous prie ;
J'ameray tousjours, se m'aist [m'aide] Dieux,
Car j'ay la plus belle choisie,
Ainsi m'ont raporté mes yeulx.

Lors dis : Vueilliez me pardonner,
Car je vous jure mon serment
Que conseil vous cuide [je vous crois] donner,
A mon povoir, tresloyaument ;
Voulez vous sans allegement
En doleur finer [terminer] vostre vie ?
Nennil dya, dist-il, j'auray mieulx ;
Ma Dame m'a fait chiere lie ;
Ainsi m'ont raporté mes yeulx.

Cuidez vous savoir, sans doubter,
Par un regart tant seulement,
Se dis je, du tout son penser,
Ou par un doulx acointement ?
Taisiez vous, dist il ; vraiement
Je ne croiray chose qu'on die :
Mais la serviray en tous lieux,
Car de tous biens est enrichie :
Ainsi m'ont raporté mes yeulx.

BALLADE

A ma Dame je ne sçay que je dye,
Ne par quel bout je doye commencer,
Pour vous mander la doloreuse vie
Qu'Amour me fait chascun [chaque] jour endurer.
Trop mieulx vaulsist [vaudrait] me taire que parler,
Car proufiter ne me pevent mes plains [mes plaintes]
Ne je ne puis guerison recouvrer,
Puisqu'ainsi est que de vous suis loingtains [éloigné].

Quanque [tout ce que] je voy me desplaist et ennuye,
Et n'en ose contenance monstrer,
Mais ma bouche fait semblant qu'elle rie,
Quant maintefois je sens mon cueur plourer.
Au fort, martir on me devra nommer,
Se Dieu d'Amours fait nulz amoureux Saints,
Car j'ay des maulx plus que ne sçay compter,
Puisqu'ainsi est que de vous suis loingtains.

Et non pourtant, humblement vous mercie,
Car par escript vous a pleu me donner
Ung doulx confort que j'ay à chiere lie [joyeusement]
Receu de cueur et de joyeux penser,
Vous suppliant que ne vueillez changier,
Car en vous sont tous mes plaisirs mondains
Desquelz me fault à present deporter [éloigner],
Puisqu'ainsi est que de vous suis loingtains.

BALLADE

Loingtain de vous, ma tresbelle maistresse,
Fors que [sauf] de cueur que laissié je vous ay,
Acompaignié de Deuil et de Tristesse,
Jusques a tant que reconfort auray
D'un doulx plaisir, quant revéoir pourray
Vostre gent corps, plaisant et gracieux,
Car lors lairay [je laisserai] tous mes maulx ennuieux,
Et trouveray, se m'a dit Esperance,
Par le pourchas [la poursuite] du regart de mes yeulx
Autant de bien que j'ay de desplaisance.

Car s'oncques nul sceut que c'est de destresse,
Je pense bien que j'en ay fait l'essay.
Si tresavant et à telle largesse
Qu'en dueil pareil nulluy de moy ne sçay.
Mais ne m'en chault [cela m'importe peu] ; certes j'endureray,
Au desplaisir des jaloux envieux,
Et me tendray, par semblance, joyeux ;
Car quant je suy en greveuse penance [en amère pénitence],
Ilz reçoyvent, que mal jour leur doint [donne] Dieux !
Autant de bien que j'ay de desplaisance.

Tout prens en gré, jeune, gente Princesse,
Mais qu'en sachiés tant seulement le vray,
En attendant le guerdon [don] de Liesse
Qu'à mon povoir vers vous desserviray ;
Car le conseil de Loyauté feray,
Que garderay près de moy en tous lieux :
Vostre tousjours soye, jeunes ou vieulx,
Priant à Dieu, ma seule desirance,
Qu'il vous envoit, s'avoir ne povez mieulx,
Autant de bien que j'ay que desplaisance.

BALLADE

Puisqu'ainsi est que loingtain de vous suis,
Ma Maistresse, dont Dieu scet [sait] s'il m'ennuie,
Si chierement vous requier que je puis
Qu'il vous plaise de vostre courtoisie,
Quant vous estes seule, sans compaignie,
Me souhaidier [souhaiter] un baisier amoureux
Venant du cueur et de pensée lie [joyeuse],
Pour alegier mes griefs maulx doloreux.

Quant en mon lit doy reposer de nuis [nuit],
Penser m'assault et Desir me guerrye [guerroie] ;
Et en pensant maintesfois m'est advis
Que je vous tiens entre mes bras, m'amye ;
Lors acolle mon oreillier et crie :
Mercy Amours, faictes moy si eureux
Qu'avenir puist mon penser en ma vie,
Pour alegier mes griefs maulx doloreux.

Espoir m'a dit et par sa foy promis
Qu'il m'aidera et que ne m'en soussie ;
Mais tant y met qu'un an me semble dix
Et non pourtant, soit ou sens ou folie,
Je m'y attens et en lui je m'afie [je me confie]
Qu'il fera tant que Dangier le crueux [cruel],
N'aura briefment plus sur moy seigneurie,
Pour alegier mes griefs maulx doloreux.

BALLADE

Jeune, gente, plaisant et debonnaire,
Par un prier [une prière] qui vault commandement
Chargié m'avez d'une balade faire ;
Si l'ay faicte de cueur joyeusement ;
Or la vueilliez recevoir doulcement.
Vous y verrés, s'il vous plaist à la lire,
Le mal que j'ay, combien que vrayement
J'aymasse mieulx de bouche le vous dire.

Vostre doulceur ma sceu si bien atraire [attirer]
Que tout vostre je suis entierement,
Tresdesirant de vous servir et plaire.
Mais je seuffre maint doloreux tourment,
Quant à mon gré je ne vous voy souvent,
Et me desplaist quant me fault vous escrire,
Car se faire ce povoit autrement,
J'aymasse mieulx de bouche le vous dire.

C'est par Dangier, mon cruel adversaire,
Qui m'a tenu en ses mains longuement ;
En tous mes faiz je le trouve contraire,
Et plus se rit, quant plus me voit dolent.
Se vouloye raconter plainement
En cest escript mon ennuyeux martire,
Trop long seroit, pource certainement
J'aymasse mieulx de bouche le vous dire.

BALLADE

Ardant desir de véoir ma maistresse
A assailly de nouvel le logis
De mon las cueur, qui languist en tristesse,
Et puis dedens par tout a le feu mis.
En grant doubte certainement je suis
Qu'il ne soit pas legierement estaint,
Sans grant grace. Si vous pry, Dieu d'Amours
Sauvez mon cueur, ainsi qu'avez fait maint [souvent],
Je l'oy [l'entends] crier piteusement secours.

J'ay essayé par lermes [larmes] à largesse
De l'estaindre; mais il n'en vault que pis;
C'est feu gregeois, ce croy je, qui ne cesse
D'ardre [de brûler], s'il n'est estaint par bon avis.
Au feu, au feu, courez, tous mes amis!
S'aucun de vous, comme lasche, remaint [reste]
Sans y aler, je le hé [hais] pour toujours;
Avanciez vous, nul de vous ne soit faint [paresseux],
Je l'oy crier piteusement secours.

S'il est ainsi mort par vostre peresse,
Je vous requier, au moins, tant que je puis,
Chascun de vous donnez lui une messe,
Et j'ay espoir que brief ou [au] paradis
Des amoureux sera moult hault assis,
Comme martir et treshonnoré saint,
Qui a tenu de Loyauté le cours:
Grant tourment a, puis que si fort se plaint;
Je l'oy crier piteusement secours.

BALLADE

Venés ver moy, Bonne Nouvelle,
Pour mon las cueur reconforter,
Contez moy comment fait la belle,
L'avez vous point oy [entendu] parler
De moy, et amy me nommer ?
A elle point mis en oubly
Ce qu'il lui pleut de m'acorder,
Quant me donna le don d'amy

Combien que Dangier, le rebelle,
Me fait loing d'elle demourer,
Je congnois tant de biens en elle
Que je ne pourroye penser
Que tousjours ne vueille garder
Ce que me promist sans nul sy,
Faisant noz deux mains assembler,
Quant me donna le don d'amy.

Pitié seroit, se Dame telle,
Qui doit tout honneur desirer,
Failloit de [manquait à] tenir la querelle
De bien et loyaument amer.
Son sens lui scet bien remonstrer
Toutes les choses que je dy
Et ce qu'Amour nous fist jurer
Quant me donna le nom d'amy.

Envoi

Loyauté, vueilliez asseurer
Ma Dame que sien suy, ainsi
Qu'elle me voulu commander,
Quant me donna le don d'amy.

BALLADE

L'autr'ier [l'autre jour] alay mon cueur veoir,
Pour savoir comment se portoit ;
Si trouvay avec lui Espoir
Qui doulcement le confortoit
Et ces parolles lui disoit :
Cueur, tenez vous joieusement,
Je vous fais loyalle promesse
Que je vous garde seurement
Tresor d'amoureuse richesse.

Car je vous fais, pour vray, savoir
Que la plus tresbelle qui soit
Vous ayme de loyal vouloir ;
Et voulentiers pour vous feroit
Tout ce qu'elle faire pourroit ;
Et vous mande que vrayement,
Maugré [malgré] Dangier et sa rudesse,
Departir [donner] vous veult largement
Tresor d'amoureuse richesse.

Alors mon cueur, pour dire voir [vrai],
De joye souvent soupiroit,
Et, combien qu'il portast le noir,
Toutesfoiz pour lors oublioit
Toute la doleur qu'il avoit,
Pensant de recouvrer briefment
Plaisance, Confort et Liesse,
Et d'avoir en gouvernement
Tresor d'amoureuse richesse.

Envoi

A Bon Espoir mon cueur s'atent
Et à vous, ma belle maistresse,
Que lui espargniez loyaument
Tresor d'amoureuse richesse.

BALLADE

Se Dieu plaist [s'il plaît à Dieu], briefment la [nuée
De ma tristesse passera,
Belle tresloyaument amée,
Et le beau temps se monstrera :
Mais savez vous quant ce sera ?
Quant le doulx souleil gracieux
De vostre beaulté entrera
Par les fenestres de mes yeulx.

Lors la chambre de ma pensée
De grant plaisance reluira
Et sera de joye parée,
Adonc mon cueur s'esveillera
Qui en dueil dormy long temps a.
Plus ne dormira, se m'aid Dieux,
Quant ceste clarté le ferra [le frappera]
Par les fenestres de mes yeulx.

Hélas ! quant vendra [viendra] la journée,
Qu'ainsi avenir me pourra,
Ma maistresse tresdesirée ?
Pensez vous que brief avendra ?
Car mon cueur tousjours languira
En ennuy, sans point avoir mieulx,
Jusqu'à tant que cecy verra
Par les fenestres de mes yeulx.

Envoi

De reconfort mon cueur aura
Autant que nul dessoubz les cieulx,
Belle, quant vous regardera
Par les fenestres de mes yeulx.

BALLADE

Par le commandement d'Amours
Et de la plus belle de France,
J'enforcis mon chastel tousjours
Appellé Joyeuse Plaisance,
Assis sur roche d'Esperance ;
Avitaillé [ravitaillé] l'ay de Confort ;
Contre Dangier et sa puissance
Je le tendray [garderai] jusqu'à la mort.

En ce chastel y a trois tours,
Dont l'une se nomme Fiance [Confiance]
D'avoir briefment loyal secours ;
Et la seconde Souvenance ;
La tierce Ferme Desirance.
Ainsi le chastel est si fort
Que nul n'y peut faire grevance [mal];
Je le tendray jusqu'à la mort.

Combien que Dangier, par faulx tours,
De le m'oster souvent s'avance,
Mais il trouvera le rebours,
Se Dieu plaist, de sa malvueillance.
Bon Droit est de mon aliance,
Loyauté et lui sont d'accort
De m'aidier, pource, sans doubtance.
Je le tendray jusqu'à la mort,

Envoi

Faisons bon guet sans decevance,
Et assaillons par ordonnance,
Mon cueur, Dangier qui nous fait tort ;
Se prandre le puis par vaillance,
Je le tendray jusqu'à la mort.

BALLADE

Je me souloye pourpenser [j'avais coutume de
Au commencement de l'année, [réfléchir]
Quel don je pourroye donner
A ma Dame la bien amée :
Or suis hors de ceste pensée,
Car Mort l'a mise soubz la lame [la pierre du
Et l'a hors de ce monde ostée, [tombeau],
Je pry à Dieu qu'il en ait l'ame.

Non pour tant, pour tousjours garder
La coustume que j'ay usée,
Et pour à toutes gens monstrer
Que pas n'ay ma Dame oubliée,
De messes je l'ay estrenée [gratifiée] ;
Car ce me seroit trop de blasme
De l'oublier ceste journée,
Je pry à Dieu qu'il en ait l'ame.

Tellement lui puist prouffiter
Ma priere que confortée
Soit son ame, sans point tarder,
Et de ses bienfais guerdonnée [récompensée]
En Paradis et couronnée
Comme la plus loyalle Dame
Qu'en son vivant j'aye trouvée ;
Je pry à Dieu qu'il en ait l'ame.

Envoi

Quant je pense à la renommée
Des grans biens dont estoit parée,
Mon povre cueur de dueil se pasme ;
De lui souvent est regrettée,
Je pry à Dieu qu'il en ait l'ame.

BALLADE

Je meurs de soif, en cousté la fontaine ;
Tremblant de froit ou [au] feu des amoureux ;
Aveugle suis, et si [pourtant] les autres maine ;
Povre de sens, entre saichans, l'un d'eulx ;
Trop negligent, en vain souvent soigneux ;
C'est de mon fait une chose faiée [mystérieuse],
En bien et mal par fortune menée.

Je gaingne temps, et pers mainte sepmaine ;
Je joue et ris, quant me sens douloreux ;
Desplaisance j'ay d'esperance plaine ;
J'attens bon eur en regret angoisseux ;
Riens ne me plaist, et si suis desireux ;
Je m'esjoïs, et coures [courrouce] à ma pensée,
En bien et mal par fortune menée.

Je parle trop, et me tais à grant paine ;
Je m'esbays [j'ai peur], et si suis courageux ;
Tristesse tient mon confort en demaine [esclavage],
Faillir ne puis, au moins à l'un des deux ;
Bonne chiere je faiz quant je me deulx [je souffre] ;
Maladie m'est en santé donnée,
En bien et mal par fortune menée.

Envoi

Prince, je dy que mon fait maleureux
Et mon prouffit aussi avantageux,
Sur ung hasart j'asserray [j'assoirai] quelque année,
En bien et mal par fortune menée.

BALLADE

Comment voy je ses Anglois esbaÿs !
Resjoÿs toy, franc royaume de France,
On apparçoit que de Dieu sont haÿs,
Puis qu'ilz n'ont plus couraige ne puissance.
Bien pensoient, par leur oultrecuidance,
Toy surmonter et tenir en servaige,
Et ont tenu à tort ton heritaige.
Mais à présent Dieu pour toy se combat
Et se monstre du tout de ta partie,
Leur grant orgueil entierement abat,
Et t'a rendu Guyenne et Normendie.

Quant les Anglois as pieça envaÿs,
Rien n'y valoit ton sens ne ta vaillance.
Lors estoies ainsi que fut Taÿs [Thaïs],
Pecheresse qui, pour faire penance [pénitence],
Enclouse fut par divine ordonnance.
Ainsi as tu esté en reclusaige
De Desconfort, et douleur de Couraige.
Et les Anglois menoient leur sabat
En grans pompes, baubans [fêtes] et tirannie.
Or, a tourné Dieu ton dueil en esbat,
Et t'a rendu Guyenne et Normandie.

N'ont pas Anglois souvent leurs Roys traÿs?
Certes ouil, tous en ont congnoissance ;
Et encore le Roi de leur paÿs
Est maintenant en doubteuse balance ;
D'en parler mal, chascun Anglois s'avance ;
Assez monstrent, par leur mauvais langaige,
Que voulentiers lui feroient oultraige.
Qui sera Roy entr'eux est grant desbat ;
Pource, France, que veulx tu que te dye ?
De sa verge Dieu les punist et bat
Et t'a rendu Guyenne et Normendie.

Envoi au Prince

Roy des Françoys, gaigné as l'advantaige,
Parfaiz ton jeu, comme vaillant et saige,
Maintenant l'as plus belle qu'au rabat.
De ton bon eur, France, Dieu remercie ;
Fortune en bien avecques toi s'embat [s'ébat]
Et t'a rendu Guyenne et Normandie.

BALLADE

Trop long temps vous voy sommeillier,
Mon cueur, en dueil et desplaisir ;
Vueilliez vous, ce jour, esveillier,
Alons au bois le May cueillir,
Pour la coustume maintenir.
Nous orrons [entendrons] des oyseaulx le glay [le chant]
Dont ilz font les bois retentir,
Ce premier jour du mois de May.

Le Dieu d'Amours est coustumier,
A ce jour, de feste tenir,
Pour amoureux cueurs festier [fêtoyer]
Qui desirent de le servir ;
Pource, fait les arbres couvrir
De fleurs, et les champs de vert gay,
Pour la feste plus embellir,
Ce premier jour du mois de May.

Bien sçay, mon cueur, que faulx Dangier
Vous fait mainte paine souffrir ;
Car il vous fait trop eslongner
Celle qui est vostre desir.
Pour tant vous fault esbat querir ;
Mieux conseillier je ne vous sçay
Pour vostre douleur amendrir [amoindrir],
Ce premier jour du mois de May.

Envoi

Ma Dame, mon seul souvenir,
En cent jours n'auroye loisir
De vous raconter, tout au vray,
Le mal qui tient mon cueur martir,
Ce premier jour du mois de May.

BALLADE

Pourquoy m'as tu vendu, Jeunesse,
A grant marchié, comme pour rien,
Ès mains [aux mains] de ma Dame Vieillesse
Qui ne me fait gueres de bien ?
A elle peu tenu me tien,
Mais il convient que je l'endure,
Puis que c'est le cours de nature.

Son hostel, de noir de Tristesse
Est tendu ; quant dedans je vien,
G'y voy l'istoire de Destresse
Qui me fait changer mon maintien
Quant la ly [je la lis], et maint mal soustien ;
Espargnée n'est créature,
Puis que c'est le cours de nature.

Prenant en gré ceste rudesse,
Le mal d'aultruy compare au mien :
Lors me tance Dame Sagesse,
Adoncques en moy je revien,
Et croy de tout le conseil sien
Qui est en ce plain de droiture,
Puis que c'est le cours de nature.

Envoi au Prince

Dire ne saroye [je ne saurais] combien
Dedans mon cueur mal je retien,
Serré d'une vieille sainture,
Puis que c'est le cours de nature.

BALLADE

En regardant vers le pays de France,
Ung jour m'avint, à Dovre [Douvres] sur la mer,
Qu'il me souvint de la doulce plaisance
Que souloie [j'avais coutume] oudit payer trouver ;
Si commençay de cueur à souspirer,
Combien certes que grant bien me faisoit
De veoir France que mon cueur amer doit.

Je m'avisay que c'estoit non savance
De telz souspirs dedens mon cueur garder,
Veu que je voy que la voye commence
De bonne paix, qui tous biens peut donner ;
Pource, tournay en confort mon penser,
Mais non pourtant, mon cueur ne se lassoit
De veoir France que mon cueur amer doit.

Alors chargay en la nef d'Esperance
Tous mes souhays en leur priant d'aler
Oultre la mer, sans faire demourance,
Et à France de me recommander.
Or nous doint Dieu bonne paix sans tarder,
Adonc auray loisir, mais qu'ainsi soit,
De veoir France que mon cueur amer doit.

Envoi

Paix est tresor qu'on ne peut trop loer [louer],
Je hé [hais] guerre, point ne la dois prisier,
Destourbé [détourné] m'a long temps, soit tort ou droit,
De veoir France que mon cueur amer doit.

BALLADE

Nouvelles ont couru en France,
Par mains lieux, que j'estoye mort ;
Dont avoient peu deplaisance
Aucuns qui me hayent [haïssent] à tort ;
Autres en ont eu desconfort,
Qui m'ayment de loyal vouloir,
Comme mes bons et vrais amis.
Si fais à toutes gens savoir
Qu'encore est vive la souris.

Je n'ay eu ne mal ne grevance,
Dieu mercy, mais suis sain et fort,
Et passe temps en esperance
Que paix, qui trop longuement dort,
S'esveillera, et par accort
A tous fera liesse avoir.
Pource, de Dieu soient maudis
Ceux qui sont dolens [tristes] de véoir
Qu'encore est vive la souris.

Jeunesse sur moy a puissance,
Mais Vieillesse fait son effort
De m'avoir en sa gouvernance.
A present faillira son sort,
Je suis assez loing de son port,

De pleurer vueil garder mon hoir [héritier] ;
Loué soit Dieu de Paradis,
Qui m'a donné force et povoir ;
Qu'encore est vive la souris.

Envoi

Nul ne porte pour moy le noir,
On vent meilleur marchié drap gris ;
Or tiengne chascun, pour tout voir [toute vérité],
Qu'encore est vive la souris.

BALLADE

Dame qui cuidiez trop savoir,
Mais vostre sens tourne en folie,
Et cuidiez les gens decevoir
Par vostre cautelle [astuce] jolie.
Qui croiroit vostre chiere lie
Tantost seroit pris en voz las.
Encore ne m'avez vous mie,
Encore ne m'avez vous pas.

Vous cuidiez bien qu'apercevoir
Ne sache vostre moquerie ;
Si fais, pour vous dire le voir [la vérité] ;
Et pource, chierement vous prie,
Alez jouer de l'escremie [l'escrime]
Autre part, car quant en ce cas,
Encore ne m'avez vous mie,
Encore ne m'avez vous pas.

Vous ferez bien vostre devoir,
Se m'attrapés par tromperie ;
Car trop ay congneu main [matin] et soir
Les fauix tours dont estes garnie.

On vous appelle : foul si fie [fou qui s'y fie].
Deportez [cessez] vous de telz esbas,
Encore ne m'avez vous mie,
Encore ne m'avez vous pas.

BALLADE

ORLÉANS A BOURGOGNE

Des nouvelles d'Albion
S'il vous en plaist escouter,
Mon frère et mon compaignon,
Sachez qu'à mon retourner,
J'ay esté, deça la mer,
Receu à joyeuse chiere.
Et a fait le Roy passer,
En bons termes, ma matiere.

Je doy estre une saison [bientôt]
Eslargi pour pourchasser
La paix aussi ma raençon ;
Se je puis seurté trouver
Pour aler et retourner,
Il fault qu'en haste la quiere,
Se je vueil brief achever,
En bons termes, ma matiere.

Or, gentil Duc Bourgongnon,
De ce cop [coup] vueilliez m'aydier,
Comme mon intencion
Est vous servir et amer,
Tant que vif pourray durer.
En vous ay fiance entiere,
Que m'ayderez à finer [mener à terme],
En bons termes, ma matiere.

Envoi

Mes amis fault esprouver
S'ilz vouldront à ma priere
Me secourir pour mener,
En bons termes, ma matiere.

BALLADE

Visaige de baffe venu [tête à gifle]
Confit en composte [enduit] de vin,
Menton rongneux et peu barbu,
Et dessiré [déchiré] comme un coquin,
Malade du mal saint Martin,
Et aussi ront q'un tonnellet ;
Dieu le me sauve ce varlet !

Il est enroué devenu,
Car une pouldre de raisin
L'a tellement en l'ueil feru [frappé]
Qu'endormy l'a, comme un touppin [bouchon] ;
Il y pert un chascun matin,
Car il en a chault le touppet ;
Dieu le me sauve ce varlet !

Rompre ne sauroit un festu,
Quant il a pincé, un loppin,
Saint Poursain qui l'a retenu
Son chier compaignon et cousin,
Combien qu'ayent souvent hutin [querelle],
Quant ou cellier sont en secret !
Dieu le me sauve ce varlet !

Envoi

Prince, pour aler jusqu'au Rhin,
D'un baril a fait sou ronssin,
Et ses esperons d'un foret ;
Dieu le me sauve ce varlet !

BALLADE

Amour qui tant a de puissance
Qu'il fait vieilles gens rassoter [devenir bêtes],
Et jeunes plains d'oultrecuidance,
De tous estas se scet meller,
Je l'ay congneu pieçà au cler,
Il ne fault jà que je le nye,
Parquoy dis et puis advouer
Ce n'est fors que [rien que] plaisant folie.

A droit compter, sans decevance,
Quant un amant vient demander
Confort de sa dure grevance,
Que vouldroit il faire ou trouver ?
Cela, je ne l'ose nommer ;
Au fort, il fault que je le die,
Ce qui fait le ventre lever ;
Ce n'est fors que plaisant folie.

Bien sçay que je fais desplaisance
Aux amoureux, d'ainsi parler
Et que j'acquier leur malvueillance ;
Mais, s'il leur plaist me pardonner,
Je leur prometz qu'au par aler,
Quant leur chaleur est refroidie,
Ilz trouveront que, sans doubter,
Ce n'est fors que plaisant folie.

Envoi

Prince, quant un prie d'amer,
Se l'autre si veult accorder,
Il n'y a plus, sans moquerie;
Laissiez les ensemble jouer,
Ce n'est fors que plaisant folie.

LA COMPLAINTE DE FRANCE

France, jadis on te souloit nommer,
En tous pays, le tresor de noblesse,
Car un chascun povoit en toy trouver
Bonté, honneur, loyaulté, gentillesse,
Clergie, sens, courtoisie, proesse.
Tous estrangiers amoient te suir [suivre].
Et maintenant voy, dont j'ay desplaisance,
Qu'il te convient maint grief mal soustenir,
Trescrestien, franc royaume de France.

Scez tu dont vient ton mal, à vray parler ?
Congnois tu point pourquoy es en tristesse ?
Conter le vueil, pour vers toy m'acquiter,
Escoutes moy, et tu feras sagesse.
Ton grant orgueil, gloutonnie, peresse,
Convoitise, sans justice tenir,
Et luxure, dont as eu abondance,
Ont pourchacié vers Dieu de [incité Dieu à] te punir,
Trescrestien, franc royaume de France.

Ne te vueilles pour tant desesperer,
Car Dieu est plain de merci, à largesse.
Va t'en vers lui sa grace demander,
Car il t'a fait, de jà pieçà, promesse
(Mais que faces ton advocat Humblesse),

Que tresjoyeux sera de toy guerir ;
Entierement metz en lui ta fiance,
Pour toy et tous, voulu en crois mourir,
Trescrestien, franc royaume de France.

Souviengne toy comment voult [il voulut] ordonner
Que criasse Montjoye, par liesse,
Et qu'en escu d'azur, deusses porter
Trois fleurs de Lis d'or, et pour hardiesse
Fermer [confirmer] en toy, t'envoya sa Haultesse,
L'Auriflamme, qui t'a fait seigneurir
Tes ennemis ; ne metz en oubliance
Telz dons haultains, dont lui pleut t'enrichir,
Trescrestien, franc royaume de France.

En oultre plus, te voulu envoyer
Par un coulomb qui est plain de simplesse,
La unction dont dois tes Rois sacrer,
Afin qu'en eulx dignité plus en cresse [croisse].
Et, plus qu'à nul, t'a voulu sa richesse
De reliques et corps sains departir ;
Tout le monde en a la cognoissance.
Soyes certain qu'il ne te veult faillir,
Trescrestien, franc royaume de France.

Court de Romme si te fait appeller
Son bras dextre, car souvent de destresse
L'as mise hors, et pour ce approuver,
Les Papes font te seoir, seul, sans presse,
A leur dextre ; se droit jamais ne cesse.
Et pource, dois fort pleurer et gemir,
Quant tu desplais à Dieu qui tant t'avance
En tous estas, lequel deusses cherir,
Trescrestien, franc royaume de France.

Quelz champions souloit en toy trouver
Crestienté ! Jà ne fault que l'expresse ;
Charlemaine, Rolant et Olivier,
En sont tesmoings ; pource, je m'en delaisse ;
Et saint Loys Roy, qui fist la rudesse

Des Sarrasins souvent anéantir,
En son vivant par travail et vaillance ;
Les croniques le monstrent, sans mentir,
Trescrestien, franc royaume de France.

Pource, France, vueilles toy adviser,
Et tost reprens de bien vivre l'adresse ;
Tous tes meffaiz metz paine d'amander,
Faisant chanter et dire mainte messe
Pour les ames de ceulx qui ont l'aspresse [l'approche]
De dure mort souffert, pour te servir ;
Leurs loyautez ayes en souvenance,
Riens espargnié n'ont pour toy garantir,
Trescrestien, franc royaume de France.

Dieu a les braz ouvers pour t'acoler,
Prest d'oublier ta vie pecheresse ;
Requier pardon, bien te vendra aidier
Nostre Dame, la trespuissant princesse,
Qui est ton cry et que tiens pour maistresse.
Les sains aussi te vendront secourir,
Desquelz les corps font en toy demourance.
Ne vueilles plus en ton pechié dormir,
Trescretien, franc royaume de France.

Et je, Charles duc d'Orlians, rimer
Voulu [je voulus] ces vers, ou temps de ma jeunesse,
Devant chacun les vueil bien advouer,
Car prisonnier les fis, je le confesse ;
Priant à Dieu, qu'avant qu'aye vieillesse,
Le temps de paix partout puist avenir,
Comme de cueur j'en ay la desirance,
Et que voye tous tes maulx brief finir,
Trescrestien, franc royaume de France.

CHANSON

Ce May, qu'Amours pas ne sommeille
Mais fait amans esliesser [mettre en liesse],
De riens ne me doy soussier,
Car pas n'ay la pusse en l'oreille.

Ce n'est mie doncques merveille
Se je vueil joye demener,
Ce May, qu'Amours pas ne sommeille
Mais fait amans esliesser.

Quant je me dors, point ne m'esveille,
Pource que n'ay à quoy penser,
Sy ay vouloir de demourer
En ceste vie nompareille,
Ce May, qu'Amours pas ne sommeille.

CHANSON

Tiengne soy d'amer qui pourra,
Plus ne m'en pourroye tenir,
Amoureux me fault devenir,
Je ne sçay qu'il m'en avendra.

Combien que j'ay oy, pieçà [depuis longtemps],
Qu'en amours fault mains maulx souffrir,
Tiengne soy d'amer qui pourra,
Plus ne m'en pourroye tenir.

Mon cueur devant yer [hier] accointa
Beauté qui tant le scet chierir
Que d'elle ne veult departir ;
C'est fait, il est sien et sera.
Tiengne soy d'amer qui pourra.

CHANSON

Quelque chose que je dye
D'Amour ne de son povoir,
Touteffoiz, pour dire voir,
J'ay une Dame choisie,

La mieux en bien accomplie
Que l'en puist jamais veoir,
Quelque chose que je dye
D'Amour ne de son povoir.

Mais à elle ne puis mie
Parler, selon mon vouloir,
Combien que, sans decevoir,
Je suis sien toute ma vie,
Quelque chose que je dye.

CHANSON

Dieu, qu'il la fait bon regarder
La gracieuse bonne et belle !
Pour les grans biens qui sont en elle,
Chascun est prest de la louer.

Qui se pourroit d'elle lasser !
Tousjours sa beaulté renouvelle.
Dieu, qu'il la fait bon regarder,
La gracieuse, bonne et belle !

Par deçà, ne dela la mer,
Ne sçay Dame, ne Damoiselle
Qui soit en tous biens parfais telle ;
C'est un songe que d'y penser.
Dieu, qu'il la fait bon regarder !

CHANSON

Par Dieu, mon plaisant bien joyeux,
Mon cueur est si plain de léesse,
Quand je voy la doulce jeunesse
De vostre gent corps gracieux !

Pour le regart de voz beaux yeulx
Qui me met tout hors de tristesse,
Par Dieu, mon plaisant bien joyeux,
Mon cueur est si plain de léesse !

Combien que parler envieux
Souventefoiz moult fort me blesse,
Mais ne vous chaille [qu'il ne vous importe] ! ma mais-
Je n'en feray pourtant que mieulx, [tresse,
Par Dieu, mon plaisant bien joyeux.

CHANSON

N'est elle de tous biens garnie
Celle que j'ayme loyaument !
Il m'est advis, par mon serment,
Que sa pareille n'a en vie.

Qu'en dites vous ? je vous en prie,
Que vous en semble vrayement ?
N'est elle de tous bien garnie
Celle que j'ayme loyaument !

Soit qu'elle dance, chante ou rie
Ou face quelque esbatement,
Faittes en loyal jugement,
Sans faveur ou sans flatterie,
N'est elle de tous bien garnie !

CHANSON

Quant j'ay nompareille maistresse
Qui a mon cueur entierement,
Tenir me veuil joyeusement,
En servant sa gente jeunesse.

Car certes je suis en l'adresse [en bon chemin]
D'avoir de tous biens largement,
Quant j'ay nompareille maistresse
Qui a mon cueur entierement.

Or en ayent dueil ou tristesse
Envieux, sans allegement,
Il ne m'en chault, par mon serment,
Car leur desplaisir m'est liesse,
Quand j'ay nompareille maistresse.

CHANSON

Que me conseilliez vous, mon cueur,
Irai je par devers la belle,
Luy dire la paine mortelle
Que souffrez pour elle en doleur ?

Pour vostre bien et son honneur,
C'est droit que vostre conseil celle [je dissimule].
Que me conseilliez vous, mon cueur,
Irai je par devers la belle ?

Si plaine la sçay de doulceur
Que trouveray mercy en elle,
Tost en aurez bonne nouvelle.
G'y vois, n'est ce pour le meilleur ;
Que me conseilliez vous, mon cueur ?

CHANSON

Ou [au] regard de voz beaulx, doulx yeulx,
Dont loing suis par les envieux,
Me souhaide si tressouvent
Que mon penser est seulement
En vostre gent corps gracieux.

Savez pourquoy, mon bien joyeulx,
Celle du monde qu'ayme mieulx
De loyal cueur, sans changement,
Ou regart de vos beaulx, doulx yeulx,
Dont loing suis par les envieux,
Me souhaide si tressouvent ?

Pource que vers moy en tous lieux
J'ay trouvé plaisir ennuieux
Trop fort, puis le département [la séparation]
Que de vous fis derrainnement [dernièrement],
A regret merencolieux [mélancolique],
Ou regart de vos beaulx, doulx yeulx.

CHANSON

Qui la regarde de mes yeulx
Ma Dame, ma seule maistresse,
En elle voit, à grant largesse,
Plaisirs croissans de bien en mieulx.

Son parler et maintien sont tieulx [tels]
Qu'ilz mettent un cueur en liesse,
Qui la regarde de mes yeulx
Ma Dame, ma seule maistresse.

Tous la suient, jeunes et vieulx,
Dieu scet qu'elle n'est pas sans presse ;
Chascun dit : C'est une déesse
Qui est descendue des cieulx,
Qui la regarde de mes yeulx.

CHANSON

Ce mois de May, nompareille Princesse,
Le seul plaisir de mon joyeulx espoir,
Mon cueur avez et quanque [tout ce que] puis avoir,
Ordonnez en comme dame et maistresse.

Pource, requier vostre doulce jeunesse
Qu'en gré vueille mon present recevoir,
Ce mois de May, nompareille Princesse,
Le seul plaisir de mon joyeulx espoir.

Et vous supply, pour me tollir [m'enlever] tristesse,
Treshumblement et de tout mon povoir,
Qu'à m'esmayer [me réjouir] ayez vostre vouloir
D'un reconfort bien garny de liesse,
Ce mois de May, nompareille Princesse.

CHANSON

Commandez [recommandez] vostre bon vouloir
A votre treshumble servant,
Il vous sera obéissant
D'entier cueur et loyal povoir.

Prest est de faire son devoir,
Ne l'espargnez ne tant ne quant.
Commandez vostre bon vouloir
A vostre treshumble servant.

Mettez le tout à nonchaloir,
Sans lui estre jamais aydant,
S'en riens le trouver refusant ;
Essayez se je vous dy voir,
Commandez vostre bon vouloir.

CHANSON

Espoir, confort des malheureux,
Tu m'estourdis trop les oreilles
De tes promesses nompareilles,
Dont trompes les cueurs doloreux.

En amusant les amoureux
Et faisant baster [bailler] aux corneilles,
Espoir, confort des maleureux,
Tu m'estourdis trop les oreilles.

Ne soies plus si rigoreux,
Mieux vault qu'à raison te conseilles,
Car chascun se donne merveilles [s'étonne]
Que n'as pitié des langoreux,
Espoir, confort des maleureux.

CHANSON

Belle, se c'est vostre plaisir
De me vouloir tant enrichir
De reconfort et de liesse,
Je vous requier, comme maistresse,
Ne me laissiez du tout mourir ;

Car je n'ay vouloir ne desir,
Fors de vous loyaument servir,
Sans espargnier dueil, ne tristesse,
Belle, se c'est vostre plaisir
De me vouloir tant enrichir
De reconfort et de liesse.

Et s'il vous plaist à l'accomplir,
Vueilliez tant seulement bannir
D'avec vostre doulce jeunesse,
Dolent refus qui trop me blesse,
Dont bien vous me povez guerir,
Belle, se c'est vostre plaisir.

CHANSON

En songe, souhaid et pensée
Vous voy, chascun jour de sepmaine,
Combien qu'estes de moy loingtaine,
Belle tresloyaument amée.

Pource qu'estes la mieulx parée
De toute plaisance mondaine,
En songe, souhaid et pensée
Vous voy, chascun jour de sepmaine.

Du tout vous ay m'amour donnée,
Vous en povez estre certaine,
Ma seule Dame, souveraine,
De mon las cueur moult desirée
En songe, souhaid et pensée.

CHANSON

S'il vous plaist vendre vos baisiers,
J'en achatteray voulentiers,
Et en aurés mon cueur en gage,
Pour les prandre par heritage,
Par douzaines, cens ou milliers.

Ne les me vendez pas si chiers
Que vous feriés à estrangiers ;
En me recevant en hommaige,
S'il vous plaist vendre vos baisiers,
J'en achatteray voulentiers,
Et en aurez mon cueur en gage.

Mon vueil et mon desir entiers
Sont vostres, maugré tous dangiers,
Faittes, comme loyalle et sage,
Que pour mon guerdon et partage,
Je soye servy des premiers,
S'il vous plaist vendre vos baisiers.

CHANSON

Yver, vous n'estes qu'un villain,
Esté est plaisant et gentil,
En tesmoing de May et d'Avril
Qui l'acompaignent soir et main.

Esté revest champs, bois et fleurs,
De sa livrée de verdure
Et de maintes autres couleurs,
Par l'ordonnance de Nature.

Mais vous, Yver, trop estes plain
De neige, vent, pluye et grezil ;
On vous deust [devrait] bannir en exil.
Sans point flater, je parle plain [net],
Yver, vous n'estes qu'un villain.

CHANSON

« Vous estes paié pour ce jour,
Puis qu'avez eu ung doulx regart. »
Devant ung ancien regnart [renard]
Tost est apparceu ung tel tour.

Quant on a esté à séjour,
Ce sont les gaiges de musart [homme qui perd son temps] :
« Vous estes paié pour ce jour,
Puis qu'avez eu ung doulx regart. »

Il souffist pour vostre labour,
Et s'après on vous sert de l'art,
Prenez en gré, maistre coquart [niais] ;
Ce n'est qu'un restraintif [obstacle] d'amour :
« Vous estes paié pour ce jour. »

RONDEAU

J'ay esté Poursuivant d'Amours,
Mais maintenant je suis Herault ;
Monter me fault en l'eschaffault [estrade],
Pour jugier des amoureux tours.

Quant je verray riens [quelque chose] à rebours
Dieu scet se [si] je crieray bien hault :
J'ay esté Poursuivant d'Amours,
Mais maintenant je suis Herault.

Et s'amans vont faisant les lours [faire des leurs],
Tantost congnoistray leur deffault ;
Ja devant moy clochier ne fault [il ne faut pas clocher],
D'amer [aimer] sçay par cueur le droit cours,
J'ay esté Poursuivant d'Amours.

RONDEAU

Le voulez-vous
Que vostre soye ?
Rendu m'octroye
Pris ou recous [pris ou secouru].

Ung mot pour tous,
Bas qu'on ne l'oye [tout bas qu'on ne l'entende] :
Le voulez vous
Que rostre soye.

Maugré [malgré] jalous,
Foy vous tendroye [je vous tiendrais foi] ;
Or sà, ma joye,
Accordons nous,
Le voulez vous ?

RONDEAU

Jeunes amoureux nouveaulx,
En la nouvelle saison,
Par les rues, sans raison,
Chevauchent faisans les saulx.

Et font saillir des carreaulx [pavés]
Le feu, comme de charbon,
Jeunes amoureux nouveaulx,
En la nouvelle saison.

Je ne sçay se leurs travaulx
Ilz employent bien ou non ;
Mais piqués de l'esperon
Sont autant que leurs chevaulx [ils sont éperonnés
Jeunes amoureux nouveaulx. [comme leurs chevaux],

RONDEAU

Gardez [prenez garde au trait] le trait de la fenestre,
Amans, qui par rues passez,
Car plus tost en serez blessez
Que de trait d'arc ou d'arbalestre.

N'alez à destre ne à senestre [à droite ou à gauche],
Regardant, mais les yeulx bessez [baissez] ;
Gardez le trait de la fenestre,
Amans, qui par rues passez.

Se n'avez medicin bon maistre [bon praticien],
Si tost que vous serez navrez [blessé]
A Dieu soiez recommandez,
Mort vous tiens, demandez le prestre ;
Gardez le trait de la fenestre.

RONDEAU

Quant je fus prins ou pavillon [pris au filet]
De ma dame tresgente et belle,
Je me brulay à la chandelle,
Ainsi que fait le papillon :

Je rougiz comme vermeillon,
Aussi flambant qu'une estincelle,
Quant je fus prins ou pavillon,
De ma Dame tresgente et belle.

Si j'eusse esté esmerillon [oiseau]
Ou que j'eusse eu aussi bonne aile,
Je me feusse gardé de celle
Qui me bailla [frappa] de l'aiguillon
Quant je fus prins ou pavillon.

RONDEAU

Faulcette [petite rusée] confite
En plaisant parler !
Laissez la aler,
Car je la despite [méprise].

Ce n'est que redite
De tant l'esprouver,
Faulcette confite
En plaisant parler.

Et quant on s'aquicte
Plus de l'amender,
Pis la voy ouvrer [je la vois travailler plus mal];
C'est chose maudicte,
Faulcette confite !

RONDEAU

Les fourriers d'Esté sont venus
Pour appareillier son logis,
Et ont fait tendre ses tappis,
De fleurs et verdure tissus.

En estandant tappis velus,
De vert herbe par le païs,
Les fourriers d'Esté sont venus
Pour appareillier son logis.

Cueurs d'ennuy pieçà [depuis longtemps] morfondus,
Dieu mercy, sont sains et jolis ;
Alez vous en, prenez païs [partez],
Yver, vous ne demourrés plus ;
Les fourriers d'Esté sont venus.

RONDEAU

Se mois de May, ne joyeulx, ne dolent
Estre ne puis ; au fort [par-dessus tout], vaille que vaille,
C'est le meilleur que de riens ne me chaille [ne me soucie],
Soit bien ou mal, tenir m'en fault content.

Je lesse tout courir à val le vent [au cours du vent],
Sans regarder lequel bout devant aille ;
Se mois de May, ne joyeulx, ne dolent
Estre ne puis ; au fort, vaille que vaille.

Qui Soussy suit, au derrain [en dernier lieu] s'en repent ;
C'est ung mestier qui ne vault une maille [ne vaut pas un sou],
Avantureux comme le jeu de faille [jeu de tromperie] ;
Que vous semble de mon gouvernement,
Se mois de May, ne joyeulx, ne dolent ?

RONDEAU

Le temps a laissié son manteau
De vent, de froidure et de pluye,
Et s'est vestu de brouderie [broderie],
De soleil luyant [luisant], cler et beau.

Il n'y a beste, ne oyseau,
Qu'en son jargon ne chante ou crie :
Le temps a laissié son manteau
De vent, de froidure et de pluye.

Riviere, fontaine et ruisseau
Portent, en livrée jolie,
Gouttes d'argent d'orfavrerie,
Chascun s'abille de nouveau :
Le temps a laissié son manteau.

RONDEAU

En regardant ces belles fleurs
Que le temps nouveau d'Amours prie,
Chascune d'elle s'ajolie
Et farde de plaisans couleurs.

Tant embasmées sont de odeurs
Qu'il n'est cueur qui ne rajeunie,
En regardant ces belles fleurs
Que le temps nouveau d'Amours prie.

Les oyseaulx deviennent danseurs
Dessus mainte branche fleurie,
Et font joyeuse chanterie,
De contres [chants en haute-contre], des chans et
En regardant ces belles fleurs. teneurs [ténors],

RONDEAU

Dedens mon livre de pensée,
J'ay trouvé escrivant mon cueur
La vraye histoire de doleur,
De lermes toute enluminée.

En deffassent [en effaçant] la tresamée [la très aimée]
Ymage de plaisant doulceur,
Dedens mon livre de Pensée,
J'ay trouvé escrivant mon cueur.

Helas ! où l'a mon cueur trouvée ?
Les grosses gouttes de sueur
Lui saillent, de peine et labeur
Qu'il y prent, et nuit et journée,
Dedens mon livre de Pensée.

RONDEAU

Alons nous esbatre,
Mon cueur, vous et moy,
Laissons, à part soy,
Soussi [souci] se combatre.

Tousjours veult debatre,
Et jamais n'est quoy [coi, tranquille].
Alons nous esbatre,
Mon cueur, vous et moy.

On vous devroit batre,
Et monstrer au doy,
Se dessoubz sa loy
Vous laissiez abatre.
Alons nous esbatre.

RONDEAU

POUR LE COMTE D'ÉTAMPES

Je suis mieulx pris que par le doy,
Et fort enserré d'un anneau.
S'a fait [ainsi a fait] ung visaige si beau,
Qui m'a tout conquesté à soy.

Je rougis et bien l'aperçoy,
Ainsi q'un amoureux nouveau,
Je suis mieulx pris que par le doy,
Et fort enserré d'un anneau.

Et d'amourettes, par ma foy,
J'ay assemblé ung grant fardeau,
Qu'ay mussées [cachées] soubz mon chappeau ;
Pour Dieu ! ne vous mocquez de moy
Je suis mieulx pris que par le doy.

RONDEAU

Mon cueur, n'entreprens trop de choses ;
Tu peus penser ce que tu veulz,
Et faire selon que tu peutz,
Et dire ainsi comme tu oses.

Qui vouldroit sur ce trouver gloses,
Je m'en rapporteray à eulx.
Mon cueur, n'entreprens trop de choses,
Tu peus penser ce que tu veulz.

Se ces raisons garder proposes,
Tu feras bien, par mes conseulz [conseillers] ;
Laisse les embesoignez seulz,
Il est temps que tu te reposes,
Mon cueur, n'entreprens trop de choses.

RONDEAU

Puis que tu t'en vas,
Penser, en message,
Se tu fais que sage [si tu agis en sage],
Ne t'esgare pas.

Au mieulx que pourras,
Pren le seur [sûr] passage,
Puis que tu t'en vas,
Penser, en message.

Tout beau, pas à pas,
Reffrain [refrène] ton courage,
Qu'en si long voyage
Ne deviengnes las,
Puis que tu t'en vas.

RONDEAU

Ce premier jour du mois de May,
Quant de mon lit hors me levay,
Environ vers la matinée,
Dedens mon jardin de Pensée,
Avecques mon cueur, seul entray.

Dieu scet s'entrepris fu d'esmay [plongé en émoi],
Car en pleurant tout regarday
Destruit d'ennuyeuse gelée,
Ce premier jour du mois de May,
Quant de mon lit hors me levay,
Environ vers la matinée.

En gast [dégât], fleurs et arbres trouvay.
Lors au jardinier demanday
Se Desplaisance maleurée [malavisée],
Par tempeste, vent ou nuée,
Avoit fait ce piteux array [arroi],
Ce premier jour du mois de May.

RONDEAU

En yver, du feu, du feu,
Et en esté, boire, boire,
C'est de quoy on fait memoire,
Quant on vient en aucun lieu.

Ce n'est ne bourde, ne jeu,
Qui mon conseil vouldra croire :
En yver, du feu, du feu,
Et en esté, boire, boire.

Chaulx morceaux faiz de bon queu [de bon cuisinier],
Fault en froit temps, voire, voire,
En chault, froide pomme ou poire,
C'est l'ordonnance de Dieu,
En yver, du feu, du feu !

RONDEAU

Je ne voy rien qui ne m'annuye,
Et ne sçay chose qui me plaise ;
Au fort, de mon mal me rapaise, [duite].
Quant nul n'a sur mon fait envye [nul n'envie ma con-

D'en tant parler, ce m'est follie,
Il vault trop mieulx que je me taise.
Je ne voy rien qui ne m'annuye,
Et ne sçay chose qui me plaise.

Vouldroit aucun [quelqu'un] changer sa vie
A moy, pour essayer mon aise ?
Ne trouveroy, je l'en deffie ;
Je ne voy rien qui ne m'annuye.

RONDEAU

Amours, à vous ne chault [ne vous soucie] de moy,
N'à moy de vous, c'est quitte et quitte ;
Ung vieillart jamais ne prouffite
Avecques vous, comme je croy.

Puisque suis absolz de ma foy,
Et Jeunesse m'est interditte,
Amours, à vous ne chault de moy,
N'à moy de vous, c'est quitte et quitte.

Jeune, sceu vostre vieille loy,
Vieil, la nouvelle je despitte [méprise],
Ne je ne crains la mort subitte
De Regart ; qu'en dittes vous, quoy ?
Amours, à vous ne chault de moy !

RONDEAU

A ! que vous m'ennuyez, Vieillesse,
Que me grevez plus que oncques mès [jamais] !
Me voulez vous à toujoursmès
Tenir en courroux et rudesse !

Je vous fais loyalle promesse
Que ne vous aymeray jamés.
A ! que vous m'ennuyez, Vieillesse,
Que me grevez plus que oncques mès !

Vous m'avez banny de Jeunesse,
Rendre me convient desormais.
Et faittes vous bien ? Nennil, mais,
De tous maulx on vous tient maistresse.
A ! que vous m'ennuyez, Vieillesse !

HENRI BAUDE

On a peu de renseignements sur le poète Henri Baude, qui fut ignoré complètement en France jusqu'au moment où Quicherat, au siècle dernier, donna une édition de ses œuvres. Il naquit à Moulins vers 1430 et fut promu en 1458 à l'office d'élu des aides pour le Bas-Limousin. Cependant tout porte à croire qu'il ne se crut pas tenu à la résidence, et qu'il demeura à Paris pendant tout le cours de sa vie, plus occupé de rimes et de procès que des finances du royaume. Pour avoir attaqué le roi Charles VIII dans une moralité composée à l'occasion de son avènement, il fut arraché nuitamment de son lit, et conduit au petit Châtelet. Mais Baude ne manquait pas d'amis. L'affaire fut évoquée par le Parlement, qui en poursuivit l'instruction avec lenteur et indulgence. Cependant, ce n'est que grâce à la protection du duc de Bourbon qu'il finit par sortir de prison. Il mourut après 1490, en laissant une certaine réputation.

Baude n'est pas, il s'en faut de beaucoup, un excellent poète, mais il a, à un très haut degré, les qualités de réalisme et de couleur que nous nous plaisons à admirer chez Villon. La langue qu'il écrit est franche, simple, savoureuse. Elle a du naturel et de la verdeur ; il est fâcheux que quelques négligences viennent déparer par endroits les morceaux les mieux venus. Néanmoins, c'est à bon droit que nous l'avons compris dans ce recueil, au même titre que ses contemporains François Villon et Charles d'Orléans. Il y apporte une note particulière, d'une sonorité bien française.

LES LAMENTATIONS [DE] BOURRIEN

CHANOINE DE SAINT-GERMAIN L'AUXERROIS

En un mol lit, vis entre neuf et dix,
Près d'un grand feu un chanoine bien gras
Qui devisait par mélodieux dits
En se vautrant couché en deux draps
Son fils tenait putatif en ses bras.
. . . . . .
Le pot au feu bouillait pour le repas,
Disant ses heures avecque la nourrice.

Aveuvi [rendu veuf] fut, n'y ot [il n'y avait pas] pas longue-
Non pas par mort, mais par translation, [ment,
En regrettant de cœur piteusement
Celle par qui eut génération ;
Puis prends l'enfant ; par admiration
En l'accolant lui rit, et puis le baise.
Le gars s'en rit : tel consolation
Y prend le doux qu'il en soupire d'aise.

« Fais, ce dit il au clerc de son mulet,
Illec [ici] bon feu, pour faire la bouillie,
Et va savoir si le bon vin clairet
Dure encores, et reviens, je t'en prie. »
En soi tournant l'enfant se plaint et crie ;
Lors l'accola en le faisant danser.
Il siffle et chante : que voulez que vous die ?
C'est grand plaisir que de l'ouïr chanter.

« Mon fils, dit-il, voulez vous déjeuner ?
Répondez-moi, parlez à votre père.
Je vous ai fait, vous me devez aimer.
Hélas, dit-il, en regrettant sa mère,

La départie [séparation] fut à nous deux amère,
Mon doux enfant, quand elle nous laissa ;
Onques depuis je ne fais bonne chère.
Maudit soit-il qui le fait pourchassa ! »

L'enfant babille, qui encor n'a deux ans,
Et de la main lui baille [le frappe] par la joue,
Puis le regarde, puis le nez, puis les dents.
« Mais regardez, dit-il, comme il se joue ! »
Il le bouquine ; après lui fait la moue :
« Me semble il pas ? [ne me ressemble-t-il pas ?] » dit-il à sa [servante.
— Ouy, fait-elle. Lors en plaisir se noue ;
Le jeu lui plaît, et ainsi se contente.

« Le cœur, mon fils, quand me souvient, me serre
De ta mère, que jadis j'aimai tant.
Pourquoi m'a fait fortune si grand guerre
Qu'elle a laissé et le père, et l'enfant ?
Quand m'en souvient, de deuil le cœur me fend,
Et d'autre aimer n'est pas en ma puissance.
Amour m'a fait du plaisir ; mais autant
Et plus m'a fait de deuil et déplaisance.

« J'ai autrefois blâmé en ma jeunesse
Jeunes amants, par grand dérision,
Du mal d'amours qui à présent me blesse,
Dont à présent j'ai grand compassion ;
Et crois qu'il n'est douleur ni passion
Plus dolente, ni qu'homme pût souffrir,
Quand deux amants d'une complexion
Sont annexés, et puis faut départir. »
. . . . . .
. . . . . .
Et sur ce point on apporta la nappe,
Où il connut que le dîner s'avance.
Alors s'étend, il se frotte, il se gratte,
A grand regret départ de sa plaisance :
. . . . . .
La faim le prend, et il prend sa chemise.
« Mon Dieu, dit-il, donne moi patience ;
Qu'on a de maux pour servir sainte Eglise ! »

REGRETS EN RONDEAU

SUR L'ÉLOIGNEMENT D'UNE DEMOISELLE ACCOMPLIE

Le cœur la suit et mon œil la regrette,
Mon corps la plaint, mon esperit la guette
Celle qui est des parfaites la fleur,
Dont à jamais j'ai ordonné un pleur
Perpétuel en pensée secrète.

Tous en font deuil, et chacun la souhaite,
Plusieurs en ont dure complainte faite,
Car elle avait gagné de maint seigneur
Le cœur.

Fortune l'a de nos veues fortraite [retirée]
Non sans regret de sa beauté parfaite ;
Mais de deux biens prendre faut le meilleur.
Si ne sera en oubli sa valeur
Car quelle part qu'elle aille ou qu'on la mette,
Le cœur la suit.

DIT MORAL EN RONDEAU

A l'étourdi, sans y voir goutte,
On fait souvent mainte folie ;
On va, on vient, on se marie,
Et ne sait on où l'on se boute [va se fourrer].

On tire l'un et l'autre on boute [repousse],
On menace et après on prie
A l'étourdi.

On parle assez, mais on n'écoute
Si ce n'est quelque menterie.
On dispose, et puis on varie ;
On médit de tous, somme toute,
A l'étourdi.

DOLÉANCE

TOUCHANT UN PROCÈS, EN FORME DE RONDEAU

Mon juge fait de l'entendu ;
Mon avocat au bras tendu,
Et mon procureur négligent
Demandent sans cesser argent,
Quand j'ai tout le mien despendu [dépensé].

Mon procès est au sac tendu,
Lequel je tiens plus que perdu.
Rien n'y vaut être diligent
Mon juge.

Je me suis à eux attendu.
L'un dit qu'il m'a bien défendu,
L'autre se plaint du paiement ;
Mais je prie à Dieu qui ne ment,
Que par le col soit-il pendu
Mon juge.

TABLE

Avertissement des Éditeurs 7
Notice sur François Villon 9
Les lais 15
Le Grand Testament 26
Poésies diverses 97
Ballade des Proverbes 97
Ballade des Menus-propos 98
Ballade des Contre-vérités 99
Ballade contre les Ennemis de la France 100
Rondel 102
Ballade du Concours de Blois 102
Le Dit de la naissance Marie d'Orléans 103
Requête à Monseigneur de Bourbon 106
Épître en forme de ballade à ses amis 108
Le Débat du corps et du cœur de Villon 109
Ballade au nom de la Fortune 112
Quatrain 113
Épitaphe en forme de ballade 113
Requête de Villon au Parlement 115
Ballade de l'Appel de Villon 116

Notice sur Charles d'Orléans 119
Ballades 121
La Complainte de France 144
Chansons 147
Rondeaux 156

Notice sur H. Baude 167
Les lamentations de Bourrien 169
Regrets en rondeau 171
Dit moral en rondeau 171
Doléance en forme de rondeau 172

Corbeil. — Imrrimerie Crété.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa

Echéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

The Library
University of Ottawa

Date due

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of one cent for each additional day.

DEC 12 1966
DEC 4 1968
DEC 12 1963
JUL 17 1967
JUL 30 1969
JUL 18 1964
JUL 20 1967
JUL 17 1971
SEP 20 2006
NOV 18 1964
NOV 6 1967
NOV 29 1964
NOV 23 1967
DEC 14 1967
DEC 22 1967
UD 04 DEC 2007
DEC 14 1964
APR 4 1968
OCT 26 1968
OCT 31 1966
NOV 28 1966
NOV 18 1968

a39003 002084852b

CE PQ 1590
.A2R
C00 VILLON, FRAN POESIE DE
ACC# 1387013